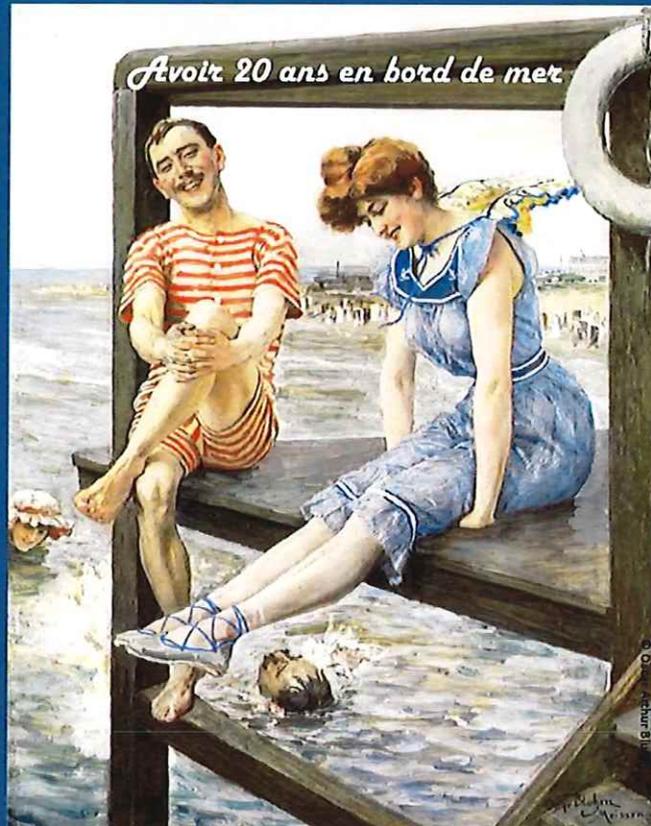


RECUEIL DES NOUVELLES

12^{ème} Salon du Livre de Kercabellec

Dimanche 2 août 2020 de 10h à 18h



Concours littéraire 2020

1er prix

La plage

De Claude SOREL

La plage

Je ne sais pas s'il s'agit d'un tourteau ou d'un crabe vert, mais je peux vous dire que je fais ce rêve depuis des années et ce, tous les deux ou trois jours environ. C'est toujours le même scénario. Je suis sur une plage de sable fin, allongé sur le ventre, le doux contact du sable chaud sur ma joue m'enchanté. Un petit crabe espiègle vient me rendre visite. Il s'approche de mon visage et porte sur le dos, en un équilibre étonnement stable, une tasse de café. Le journal du jour est fermement tenu dans sa pince gauche.

Aujourd'hui, c'est quelque peu différent. Le petit crabe est bien là, je ne sais toujours pas s'il s'agit d'un crabe vert ou d'un tourteau, mais il ne porte pas l'habituelle tasse de café sur son dos, et sa pince gauche est libre de tout journal.

Si aujourd'hui, c'est quelque peu différent c'est aussi parce que le contact du sable sur ma joue est plutôt désagréable. Un sable humide, râpeux qui m'est entré dans l'oreille. Il colle à mes lèvres et dans ma bouche. Je sens ses gros grains durs sur ma langue, son goût salé, ses grains font crisser mes dents. J'ai l'impression que le jour vient à peine de se lever, que l'heure est très matinale. J'ai dû m'endormir et je n'ai pas prêté garde, la marée montante vient en vague régulière me soulever les pieds. En dépit de cette sensation déplaisante, je ne bouge pas, plus exactement je ne peux pas bouger. J'ai l'impression d'être ligoté, tenu par je ne sais trop quels liens invisibles. Je vois ma main droite posée à plat sur ce sable mouillé, elle aussi est immobile, je suis incapable de lui faire faire le plus petit mouvement, sauf peut-être creuser légèrement ce sable du bout de l'index. Mon corps est totalement paralysé, est-ce le froid qui m'envahit ? Cette impression étrange pourtant ne m'effraye pas.

J'aperçois, un peu plus haut dans mon champ de vision, une paire de chaussures, dont je ne vois que les semelles. Les larges striures qui forment des sortes de crampons me

rappellent les grosses semelles des bottes que mon père enfilaient pour aller à la chasse. J'ignore si ces chaussures sont abandonnées là, ou si une autre personne, comme moi, est allongée immobile sur le sable de cette plage.

Bizarrement, aucun son ne me parvient. J'ai de temps à autre, des moments d'absence, des moments où je m'endors, vaincu par je ne sais trop quelle immense fatigue. À mon réveil, à plusieurs reprises, je vois des gens courir plus ou moins maladroitement sur la plage. Ils passent tout près de moi, faisant gicler au passage des gerbes de sable que je reçois sur le visage. Pas une seule de ces personnes n'a la courtoisie de s'arrêter pour me présenter des excuses pour la gêne qu'il me provoque.

Certaines d'entre elles, tombent. Elles restent comme moi allongées sur cette plage, parfois dans des positions grotesques. Je me demande pourquoi toutes ces personnes courent dans le même sens, elles semblent fuir la mer, fuir la marée montante. Cette marée qui maintenant monte jusqu'à ma taille.

Je ressens le froid de plus en plus intensément. Étrangement, mon corps refuse de se déplacer, je n'ai pas la volonté de me relever. Si je reste ici, allongé sans rien faire pour m'éloigner de cette eau froide, elle finira par m'engloutir totalement.

Je prends conscience que je ne suis pas en maillot de bain, mais habillé de la tête aux pieds. Est-ce la fraîcheur de cette matinée qui m'a fait conserver mes vêtements ? Depuis combien de temps suis-je là, allongé sur cette plage, sur ce sable de plus en plus froid et de plus en plus mouillé ?

Puis, tout s'accélère, tout se mêle dans ma tête. Je viens de voir un homme trébucher à côté de moi, il porte un fusil. L'eau qui monte jusqu'à ma poitrine est maintenant colorée de rouge. Les bruits, que je n'entendais plus, me parviennent à nouveau. Mes oreilles bourdonnent à ces grondements, à ces bruits sourds d'explosion. Un homme se penche sur moi, il me dit que ça va aller, qu'il va s'occuper de moi, qu'il va me mettre à l'abri. Il porte un casque sur les côtés duquel une croix rouge est peinte. Je me sens soulever, je quitte enfin cette position inconfortable, ce sable mouillé qui s'infiltrait partout et cette eau rougie qui venait de plus en plus haut tremper ma poitrine.

Mes souvenirs reviennent. L'embarquement au petit matin sur cette péniche qui nous emporte vers la plage. La houle qui nous rend malade. Le panneau avant qui s'ouvre, le cri de mes camarades sautant dans l'eau froide, l'inconnu. Le bruit, le fracas des balles s'écrasant sur le blindage de notre fragile esquif. La course effrénée sur la plage. Le choc violent et ma chute sur ce sable duquel on vient de me soustraire.

Il est 7 heures du matin le 6 juin sur la plage d'Omaha Beach. Je ne le sais pas encore, mais à vingt ans, je viens de perdre l'usage de mes deux jambes.

2ème prix

***Pour une poignée de
sable roux***

De Michel ALOMÈNE

POUR UNE POIGNEE DE SABLE ROUX

Le ciel se mit à pleurer alors que le cortège atteignait le cimetière, une petite pluie sans âme, une parodie de pluie sans énergie. La fanfare s'enroua et se désaccorda, les porteurs allongèrent le pas et prirent le trot, le cercueil tangua et manqua verser.

Malgré la présence des correspondants de la presse régionale et d'une stagiaire de Fr3, la cérémonie fut prestement expédiée. Le sous-préfet, un œil sur ses feuillets, l'autre sur la noirceur des nuées, expédia son discours sans manifester la moindre émotion. Le maire, des trémolos dans la voix, évoqua le fils chéri, le citoyen apprécié, le travailleur courageux. Le curé bredouilla une vague prière et bénit d'un goupillon hâtif. Le colonel représentant le Ministre commanda la salve et épingla à la va-vite une médaille sur le drapeau. Puis le ciel ouvrit ses vannes.

Ce fut alors la débandade, grotesque et lamentable, un pousse-toi que je détaille, une ruée sans gloire vers la ligne Maginot des voitures, toute une Bérézina, toute une débâcle de figures congestionnées, de ventres tressautant, de chapeaux s'envolant.

Le sous-préfet, toute dignité oubliée, s'envola vers le refuge de son carrosse. Le maire, un mouchoir à carreaux protégeant le désert de son crâne, se réfugia sous le seul arbre du cimetière. Le colonel, couvant de près les troufions qui avaient rendu les honneurs, décampa en pestant et le curé, tout emberlificoté dans son surplis, lui emboîta le pas en marmonnant « Dieu sait quoi ».

Seuls, tout repliés sur leur chagrin, un couple de petits vieux résista dans la pluie et le vent. Mais lorsque les employés des pompes funèbres s'empressèrent de basculer la bière dans la fosse, la mère s'effondra en hurlant : « Pourquoi, mais pourquoi mon dieu, il n'avait que 20 ans ? »

Ainsi s'en fut Edgar Quintet mort aux champs d'horreurs d'un conflit qui n'était pas le sien.

Longtemps, Edgar Quintet avait vécu par procuration.

C'était un gars tout à fait quelconque, un falot sans relief et sans attrait que l'on oubliait aussitôt après l'avoir rencontré. Ni beau, ni laid, il avait des traits de pâte molle avec des yeux gris et plats de merlu, une ombre de brosse à poils ras sous un nez à majesté improbable et des semblants de lèvres qu'on eut dit esquissé par la mine d'un crayon impatient. Toujours vêtu de terne et de sans recherche, pognes enfoncées au plus profond des poches, regard rivé sur l'extrémité de ses baskets, il glissait plus qu'il ne marchait et slalomait plus qu'il ne taillait droit tant il s'efforçait d'éviter tout contact avec ses semblables. Ni particulièrement malin, ni

foncièrement bête, il avait du mal avec les mots qui dépassaient trois syllabes et avait besoin d'un coup de pouce dès qu'ils étaient plus longs. Alors il ne parlait que rarement, du juste obligé, du strict nécessaire et lorsque les circonstances le contraignaient à sortir de son mutisme, s'exprimait par monosyllabes en chuchotant de hâtifs bonjours, de furtifs « Ca va », d'embarrassés oui, non, peut-être. Il ne trouvait d'intérêt qu'à peu de choses, le chat à griffes meurtrières recueilli sur le terrain vague derrière l'école maternelle, le poisson rouge offert pour son douzième anniversaire qui muait neurasthénique à se cogner contre les parois de son bocal et la collection d'hebdomadaires Tintin dépareillés retrouvés au grenier qu'il feuilletait et refeuillettait en humectant son index. Prince à charmes limités, pauvre grenouille qu'aucun baiser n'aurait pu embellir, il macérait dans une rance virginité et se contentait de lorgner les jambes des filles sous ses paupières baissées.

Il habitait dans une de ces cités sans passé que les autorités, en un autre siècle, avaient plantées au hasard des champs et des bois pour faire place nette à des tours de bureaux, des ensembles administratifs ou des palais de la finance et des affaires. Entre un commissariat bunkerisé, une mairie à la façade prétendument baroque et une église jeu de construction en poutrelles estampillées Usinor, s'étendaient des alignements de barres à loyers modérément modérés, des entassements de prétendus villas « Sam Suffit » déjà fatiguées avant que de naître et des successions anarchiques de garages en tôle ondulée et de cabanes à jardin. A part ces pustules de béton et ces bubons de pierre et d'acier, il n'y avait rien, ni commerce, ni cinéma, ni salle de réunion, ni minuscule square à arbrisseaux chétifs et balançoire où promener le roquet et faire prendre l'air au mouflet, rien, rien que de tristes cellules où se claquemurer devant « Comment gagner des millions ? » au retour du boulot. C'était sidéralement glauque, c'était pitoyablement déprime.

Sorti à dix-huit ans de la voie de garage d'une école professionnelle avec un diplôme en carton-pâte et des rêves de futurs riches de plus de bas que de hauts, Edgar avait flirté un moment avec l'idée de s'exiler vers des terres plus prospères en opportunités, puis s'étant insensiblement laissé engluier par cette fausse douceur de survivre, il avait continué à végéter en cette banalité à misère et ce morne quotidien. Il vivait donc toujours chez ses parents dans un pavillon sans prétention avec carré de pelouse pelée à l'avant et jardinet retourné à l'état sauvage à l'arrière, une des dernières bicoques érigées en fin de chantier au fond d'un cul de sac entre une voie de chemin de fer désaffectée et la sortie de l'autoroute. Il s'y trouvait bien entre un père trop présent qui tournait en rond entre lit, divan et table, à remâcher son éviction du monde du travail et une mère trop absente qui s'escrimait à faire bouillir la marmite en s'abrutissant à des boulots sous-payés.

Le seul bonheur d'Edgar quand il avait réussi à grappiller quelques sous dans le porte-monnaie maternel, était d'aller gentiment s'encanailler à la « Mouette rieuse », un troquet un brin crade qu'un Brestois un peu fou avait aménagé à l'intérieur d'un container monté sur des moellons à côté de la gare abandonnée. Le Breton s'y était attardé le temps d'y perdre sa culotte, sa femme et son sens de la dérision, puis infortune faite, il avait cédé son entreprise « bat de l'aile » pour un quignon de pain et s'était évaporé, toute illusion envolée, vers son Finistère natal.

La gargote était minuscule et lorsqu'il y avait affluence, ce qui survenait la semaine des quatre jeudis, on y étouffait entre un comptoir en demi-lune, quatre tables en formica et une armoire frigo. On y sentait continuellement des relents de grillon et de bière éventée, on y cuisait au plus fort de l'été, on y frissonnait au plus froid de l'hiver, mais les boissons étaient fraîches et la tenancière accueillante.

Lola était un brouillon de femme, une épure inachevée, un marbre mal dégrossi. Elle avait une mâchoire carrée, des yeux noirs et perçants, des pommettes trop hautes et une longue tresse qui lui arrivait presque à la taille. Cet assortiment de minuscules détails aurait cependant pu former un ensemble harmonieux, mais les jambes étaient trop fines, les hanches trop étroites et les fesses trop androgynes. Consciente de ce manque de sex-appeal, la tenancière se montrait très réservée et accordait ses rares sourires à quelques habitués triés sur le volet. Chaque fois qu'il la voyait, Edgar sentait sa gorge se serrer. Pour lui, elle était la plus désirable et la plus sexy et il ne pouvait pas la regarder sans éprouver un petit pincement au cœur. Au fond de lui, il savait que jamais la jeune femme ne lui accorderait ses faveurs, mais malgré l'indifférence qu'elle lui témoignait, il continuait à s'imaginer qu'un jour, peut-être, elle lui tomberait entre les bras.

Edgar s'asseyait toujours sur le même tabouret à la gauche du zinc et commandait toujours la même boisson. Il la sirotait à petites gorgées pour la faire durer le plus longtemps possible et somnolait, yeux dans le vague, à écouter les sempiternellement mêmes conversations.

A la table des petits vieux qui jouaient au rami, cela roulait sur les décès, ceux survenus et ceux annoncés, cela s'appesantissait sur les maladies, celles des copains et celles qui malheureusement leur étaient personnelles, cela potinait, sur la voisine qui, sur la princesse que, cela conjecturait sur le temps, celui qui change et celui qui passe... A la table près de l'entrée, celle des amateurs de 3^{ème} mi-temps, cela discutait football, les matchs passé et ceux à venir, cela s'engueulait ferme, sur l'entraîneur, sur l'arbitre, sur leurs qualités, très rares, et

leurs défauts, trop nombreux, cela jasait sur les femmes, les leurs toujours absentes, celles des autres, trop présentes en esprit.

Mais ce qui passionnait le plus Edgar, ce pour quoi il s'attardait jusque pas d'heure, c'étaient les histoires du trio de branquignols de la table plantée près de la réserve. Les trois hommes buvaient sec, pernod pour l'un, ricard pour les deux autres, et à mesure que défilaient les verres, les langues se déliaient. Le gros Jouhandeau, un ancien camionneur reconverti dans les antiquités enfilait les kilomètres de ses souvenirs ; le maigre Trixier qui prétendait avoir été mercenaire tricotait de sa mémoire défaillante et s'épatait lui-même ; le sombre Buscia, ex proxénète et monte en l'air, pleurait ses années de prison.

Et lorsqu'au retour de ses sorties, Edgar Quintet, la tête farcie de ce salmigondis de dérisoires anecdotes, regagnait la demeure familiale, il se voyait au volant d'un énorme poids lourd dévalant les lacets en épingle d'une montagne au sommet blanc de neige en compagnie d'une frêle auto-stoppeuse en mini short, il s'imaginait, vêtu d'un battle-dress et coiffé d'un chapeau de broussard, à la tête d'une colonne d'automitrailleuses courant à la rescousse d'une poignée de colons otages de rebelles ivres de chanvre et de sang, il se rêvait moderne Arsène Lupin pénétrant sur la pointe des baskets dans la suite de quelque nabab couvert d'or, de perles et de lapis-lazuli.

L'étranger qui allait tout bouleverser dans l'existence d'Edgar avait débarqué un jour de tempête alors que le ciel pesait lourdement sur les âmes et qu'un vent âpre et brutal giflait les parois du container. C'était un homme d'une cinquantaine d'années au corps de granit. Son crâne précocement déplumé et son visage de sioux étaient d'une douce couleur de pain d'épice. Il culminait à plus d'un mètre quatre-vingt-dix et avait des épaules de portefaix et pas un pouce de graisse.

Il avait refermé la porte d'un coup de pied et tous s'étaient tus en le regardant traverser la pièce d'une démarche chaloupée. Il avait déposé son sac au pied du comptoir, s'était délesté de son ciré et avait commandé un rhum.

Une minuscule lueur avait dansé au fond de ses yeux bleus d'océan lorsqu'il avait aperçu Lola. Il avait ôté sa casquette de yachtman, s'était incliné et avait murmuré : « Xabier Irigoion, ma belle, pour vous servir. ». Elle avait haussé les épaules en gloussant et n'avait rien répondu. Il lui avait souri, un sourire d'homme qui sait quand, où et comment il faut toucher une femme et elle lui avait souri.

Le premier soir, il avait bu deux ou trois verres, avait lancé quelques pièces sur le zinc et s'était enfui dans la nuit ; le deuxième, il était resté jusqu'à la fermeture et avait raccompagné

Lola ; le troisième, il avait fait la plongée et le service en conversant avec les uns, en écoutant les autres ; le quatrième l'avait vu s'asseoir à la table de trois fiers à bras où il avait commencé à raconter.

Xabier Irigoien avait bourlingué sur tous les océans et avait sillonné toutes les mers, sauf la Morte et celle d'Aral, avait-il précisé en riant. Il avait croisé au large des îles Mascareignes et de celles Sous-le-Vent et avait longé les côtes désertiques du Somaliland et celles, escarpées, des Lofoten. Il avait remonté le majestueux Mississipi sur un cargo chargé de blé et avait perdu toute une cargaison d'essences exotiques en descendant le mystérieux Amazone. Il avait accosté dans tous les ports, le taciturne Anvers, le torride Recife, l'affairiste Shanghai et avait aimé et été aimé d'Amsterdam à Arkhangelsk, de Luanda à la Nouvelle-Orléans. Il avait affronté bien des coups de vent et des tempêtes et avait survécu à bien des cyclones et des tsunamis. Il avait trafiqué, l'ivoire de Zanzibar, les diamants du Zaïre, l'opium de Birmanie et avait affronté les pirates du détroit de Malacca. Il affirmait aussi, avec un fin sourire, avoir croisé la route du Hollandais volant et avoir vu, oui, de ses yeux vu, les monstres des profondeurs, la baleine blanche à la bosse hérissée de piquants, le légendaire Léviathan, le tentaculaire Kraken.

Pendant dix soirées, intarissablement, il avait régalié ses auditeurs de ses aventures et chacun, en rentrant en son logis sous le ciel piqueté d'étoiles, avait rêvé de vahinés et de bateaux courant les vagues.

Au terme du onzième jour, comme épuisé d'avoir tant parlé, Xabier Irigoien avait empoigné son sac et enfilé son ciré puis s'était dirigé vers la porte. Lola avait ouvert la bouche et n'avait rien dit, mais une larme, une seule et minuscule larme avait perlé à sa paupière.

- Pourquoi partez-vous ? avait hurlé Edgar en courant après lui, vous n'êtes pas bien ici ?
- Pourquoi, avait fait Xabier en se retournant, oui, pourquoi ? avait-il soupiré.

Il avait chuchoté : « Ce qu'il y a de terrible, petit, c'est que je déteste le poisson et que Lola, depuis que je suis arrivé, m'en a fait manger matin, midi et soir sous prétexte que je me dis marin. Alors tu comprends, à ce régime, au bout d'un certain temps, on craque... »

Puis il avait poursuivi ses confidences en marchant à grandes enjambées vers l'arrêt du bus.

- Ce truc que j'ai contre les poissons, je crois que ça remonte à mon enfance. Je suis né sur l'île aux Chiens dans l'archipel de Saint-Pierre et Miquelon, ce lambeau de terre qui appartient à la France à quelques encablures des côtes américaines. L'île aux

Chiens, c'était un îlot rocheux presque désert où il n'y avait que des mouettes rieuses et de rares albatros hurleurs, un endroit que j'ai détesté dès le départ. Mon père, un solide gaillard d'origine basque, possédait un bateau, un morutier pour être exact, et passait sa vie sur l'océan en nous laissant seuls ma mère et moi. Nous étions loin de tout, loin de la France bien sûr, et loin surtout du Finistère où vivaient encore mes grands-parents maternels... Un jour, mon paternel m'a emmené avec lui pour m'apprendre les bases de la pêche. J'avais sept, huit ans et j'ai eu peur. Les vagues, l'eau et tout ce qui pouvait se dissimuler en dessous, tu comprends... On venait à peine de quitter ce qui servait de port que j'ai remis tout ce que j'avais dans les entrailles. Mon père n'arrivait pas à y croire. Son fils, son propre fils, une vraie mauviette !... Je dégueulais tripes et boyaux et lui continuait vers la haute mer en se moquant de moi chaque fois que je vomissais par-dessus bord. Il n'a pas voulu faire demi-tour et il a passé toute la sainte journée à attraper ces salopiots de poissons. Alors aussitôt revenu à terre, je me suis promis de ne jamais remonter sur un bateau et dès que j'ai pu, j'ai pris l'avion pour le continent.

- Vous n'avez jamais été marin alors ? avait piaulé Edgar.
- Jamais petit, avait conclu Xabier avant de monter dans l'autobus. Et si j'ai un conseil à donner au rêveur que tu es, c'est d'oublier la mer. Elle dévore ses enfants et elle te bouffera si tu oses l'affronter.

Malgré la déception qu'il avait éprouvée à écouter Xabier Irigoion, Edgar Quintet n'avait jamais abdiqué ses rêves.

A vingt ans, il avait fait son paquetage et s'était engagé dans la Royale.

Il pensait porter le calot à pompon rouge et s'était retrouvé affublé du béret vert des commandos marins.

Un jour d'avril, dans les montagnes rousses d'un désert sans limite, aux frontières d'un pays dont il ignorait presque tout, une balle perdue l'avait touché en pleine poitrine.

Il avait expiré, une bave rougeâtre au coin des lèvres, avec le bleu de la mer au fond des yeux.

3ème prix

***Le goût salé de
l'immortalité***

De Manon GUYONNET

Le goût salé de l'immortalité

Je devrais être jalouse.

Tu la dévores des yeux.

Tu la contemples avidement, comme si tu voulais que cette image se grave à jamais au fond de ta rétine. Ton regard épouse chacun de ses mouvements avec une fascination presque religieuse, tu te ressources à sa vue.

Je devrais la haïr pour cette attraction qu'elle exerce sur toi, elle t'hypnotise. Elle lacère ce moment qui aurait dû être le nôtre.

Mais je ne peux pas. Parce que je la trouve tout aussi fascinante. Libre, puissante, indomptable, elle est tout ce que nous ne sommes pas.

Son parfum nous enivre ; imprègne déjà nos peaux, nos cheveux.

Ta main se glisse dans la mienne sans la quitter des yeux.

« Elle m'avait manqué. » me souffles-tu. Je presse doucement tes doigts. Je n'ai pas besoin de répondre, tu me connais trop bien.

Nous restons encore quelques minutes silencieux, un peu honteux d'être partis si longtemps. Élevés dans ce village, nous l'avions quitté dès que les environs n'étaient plus en capacité d'assurer notre progression scolaire. A peine nous étions nous habitués à l'internat que nous dûmes, le bac en poche, nous enfoncer un peu plus profondément à l'intérieur des terres, si bien que cela fait deux ans que nous étions privés de sa contemplation.

Aujourd'hui, elle s'est parée de turquoise et a fait du soleil son complice. Il vient réchauffer sa peau, faire chatoyer ses bijoux. Il lui arrive pourtant d'être plus menaçante : elle aime aussi à se vêtir d'un bleu un peu fumé. A ces moments- là, elle décourage tous ceux qui tentent de la séduire, toi le premier.

- Tu viens ?

Tu me lâches la main, tu enlèves ta chemise et t'élançs vers elle en riant. Amusée, je t'imité.

Nous la percutons de plein fouet. Le contact est vif, saisissant.

Je t'ai rattrapé, je peux voir la chair de poule transpercer ta peau ; moi aussi j'ai des frissons.

Ton bras s'avance, s'enroule autour de ma taille puis tout à coup me soulève. En quelques secondes, je me retrouve lovée contre sa membrane. Elle m'accueille avec douceur, comme autrefois. Elle ne m'a donc pas oubliée. J'ai vingt ans depuis deux jours et pourtant, elle m'accepte comme lorsque j'en avais deux ou même douze. Je reste autant que je peux au creux de son étreinte mais elle m'étouffe et je m'extirpe.

Tu m'adresses un sourire malicieux.

* * *

Le soleil s'était couché quand nous reprenons nos vélos pour rentrer à la maison. Elle est vide, mes parents me l'ont laissée pour le week-end. Quand je t'ai proposé l'aventure, tu n'as pas hésité. Toi non plus, tu n'as pas remis les pieds ici depuis trois ans. Toi aussi, tes études t'épuisent et toi aussi, tu avais besoin de cette escapade embaumée.

Même à cette distance, nous l'entendons chanter. Sa voix est claire et pure, elle est envoûtante.

- Ne ferme pas la fenêtre, s'il te plaît. Je voudrais l'entendre.

Tu me souris encore et tu vas chercher des bougies à la citronnelle, pour éloigner les moustiques. Je réchauffe la soupe, coupe du pain, sors les bols. Nous nous installons face à face, en silence, attentifs à ce concerto qui nous a tant manqué.

Cette nuit je m'endors contre toi, heureuse, bercée par son souffle.

* * *

On ne parle que d'elle.

Nous nous sommes levés tôt pour aller au marché. C'était un rituel que nous avions délaissé, faute de temps, de patience. Je m'en veux. J'adore être au milieu de ces couleurs, de ces parfums, tantôt sucrés, tantôt suaves. Les voix des marchands et des clients qui se mêlent, les rires qui fusent, les produits qui glissent d'une main à l'autre, des étals aux paniers.

Aux milieux de ces éclats, elle est pourtant là, sur toutes les lèvres, dans tous les esprits.

Le mien d'abord. J'ai rêvé d'elle, encore une fois.

Je te regarde choisir les melons, les abricots. Tu as l'air reposé, enfin. Tu discutes avec les marchands comme si nous n'étions jamais partis d'ici. Certains nous reconnaissent, ils nous interpellent par nos prénoms. Attendris, ils nous offrent un kilo de tomate, des fleurs. Je les entends rire dans notre dos :

- Toujours ensemble, ces deux gamins ? J'espère qu'on sera invité au mariage !

- Tu peux toujours rêver. De toute façon, de nos jours, les mioches, ça ne se marient plus.

Je tourne la tête pour analyser ta réaction. Je peux deviner tes yeux rieurs sous tes lunettes de soleil.

* * *

Je te propose un pique-nique, je n'ai pas envie d'attendre la fin du déjeuner pour la revoir. Tu acquiesces énergiquement. Tu allais me le proposer. Je t'aime, si tu savais.

Nous préparons la salade de pâtes, les crudités. Tu remplis la bouteille d'eau, je glisse un paquet de noisettes grillées dans la glacière.

Galamment, tu te proposes pour la charger à bord de ton vélo mais je l'ai déjà accrochée au mien. Il ne nous faut pas longtemps pour la rejoindre.

Je déplie une nappe, nous nous installons face à elle. Elle brille de mille feux, elle ondule. Ses courbes se déroulent à l'infini, elle accapare notre horizon.

Tu ne résistes pas longtemps à ses charmes, tu t'empresses d'aller la retrouver.

Je ne te rejoins pas tout de suite. Je replonge dans le passé.

Tu ne te rappelles sans doute pas cette journée de juillet. Il faisait chaud mais l'atmosphère était lourde, elle annonçait un orage prochain. C'était jour de bal au village, le maire avait fait aménager la place en la décorant de guirlandes, de lampions, en y faisant installer des enceintes. Il était tard, les adultes avaient déserté la piste de danse depuis un moment. Les musiques qui résonnaient étaient lentes, romantiques.

Je t'avais fixé avec insistance. Je t'aurais invité à danser si ton regard n'était pas déjà ailleurs. Tu étais allé demander à Caroline Edgard d'être ta cavalière. J'avais senti mon cœur se fissurer, tomber en morceaux.

La douleur me donna des ailes, j'avalai les kilomètres qui me séparaient d'elle, indifférente aux lourdes gouttes de pluie qui s'écrasaient sur ma peau. J'étais arrivée hors d'haleine, fébrile. Je me suis jetée dans ses bras, j'aurais voulu m'y dissoudre. Elle m'a cajolé longuement ; je perdis la notion du temps. J'ai dû finir par m'endormir.

On m'avait retrouvée au matin. J'étais éreintée mais apaisée aussi, comme si ses caresses avaient pansé mes plaies.

Tu avais le teint pâle : tu m'avais cherchée toute la nuit.

En revenant ici, j'avais espéré qu'elle me donne la force qu'elle m'avait donnée à ce moment là.

J'ai pensé qu'elle puisse m'aider à tout t'avouer. A croire que j'ai encore besoin de quelques uns de ses baisers.

* * *

A 20 ans, je pensais avoir passé l'âge des mensonges. De toutes façons, tu devinais toujours tout.

Cette fois encore, attends-tu que je passe aux aveux ou n'as-tu simplement pas vu ?

Je suis incapable de me concentrer sur mon roman, je lève les yeux pour suivre tes mouvements.

Tu t'es douché mais son odeur a imbibé ta chair. C'est comme si elle était encore là. Elle attend que je te le dise. J'aimerais tant qu'elle parle pour moi.

Tu es en train de fouetter des œufs pour l'omelette, appliqué. Tu as l'air de ne te douter de rien.

Tant mieux. Tant pis. Je ne sais pas.

Demain est le dernier jour que nous passerons près d'elle. Ensuite, il faudra s'en aller, retrouver la ville, sa frénésie, sa folie.

Demain est le dernier jour où je pourrais te le dire. Après je n'en aurais plus le courage, la force, la détermination, appelle ça comme tu le veux.

Demain, devant elle, je te le dirai.

* * *

- Et si on restait ?

Tu as l'air très sérieux.

- Je ne plaisante pas, Marine. On est heureux ici, plus que partout ailleurs. On pourrait venir vivre ici, trouver un boulot, fonder une famille. Ce serait parfait, non ?

Tes iris pétillent.

- Je ne sais pas.

- Pourquoi ?

La tonalité de ta voix n'est pas agressive, juste interrogative.

- Tu pourrais finir par te lasser...

Tu éclates de rire. Tu m'enlèves.

- Je veux vivre avec toi, vieillir avec toi. Tant que tu es avec moi, rien ne pourra altérer mon horizon.

Justement. Je ne connaîtrai jamais la vieillesse. On me donne quelques mois tout au plus ; mon déclin sera à 20 ans.

Tu n'as pas vu mes cernes se creuser, mes traits se tirer. Tu n'as pas vu ma peau devenir terne et sèche, mes cheveux devenir fins et cassants. Tu n'as pas vu ces boîtes de médicaments, cachés au fond de ma trousse de toilette. Tu n'as pas entendus mes vomissements, mes pleurs.

C'est vrai, ce n'est pas flagrant. Pas encore. Mais c'est inévitable.

Je dois retourner en ville pour les démarches, la paperasse mais je pense que je reviendrai près d'elle très vite : c'est auprès d'elle que je souhaite m'éteindre.

Je ne t'oblige pas à être témoin de ma déchéance. Tu as toute ta jeunesse à conquérir. Je voudrais seulement que tu me promettes quelque chose.

- Laquelle ?

- Mes cendres. Offre-les lui.

- Que... ?

- Éparpille-les dans la mer, je t'en prie.

***Le vent futile et pur
n'est que baisers***

De Marguerite

ARCHAMBAULT

Le vent futile et pur n'est que baisers

C'était le début de l'été, l'eau de la mer était encore froide mais déjà les corps blanchâtres des premiers vacanciers s'y pressaient joyeusement. Ils ressortaient frissonnants, les lèvres bleues, les abdominaux contractés, pour se jeter avec force éclaboussures et soufflements sur leur serviette.

Ainsi avait commencé l'été de mes vingt ans, et il aurait dû se terminer de la même manière, avec des corps un peu plus bronzés seulement. Comme chaque été, je m'étais rendue à Noirmoutier délasser ma carcasse éreintée de parisienne et respirer le bon air de la mer. Ma famille louait une maisonnette pittoresque à volets bleus au fond du bois de la Chaise, près de la plage de la Clère que nous dédaignions pourtant assez souvent, car son orientation au nord nous donnait l'impression d'être à la sortie d'une bouche de métro au moindre coup de vent. Nous préférons le confort plus bourgeois de la plage des Souzeaux, son marchand de glaces à la musique immuable et aux glaces trop sucrées, mais qui avaient définitivement le goût des vacances. Au loin sur les eaux quelques bouées colorées flottaient, autant de points de repère narquois pour les nageurs intrépides.

Tous les matins, je me rendais à bicyclette à la librairie « Le trait d'union » où je travaillais à mi-temps pour quelques semaines. Entre les boîtes de thé odorantes et les carnets moleskine, j'encaissais les nourritures spirituelles de toute une population insulaire, multipliée par vingt à ce moment de l'année. Prix d'automne, *chick lit*, BD, essais, classiques, poésie : tout y passait, et les lectures de mes congénères n'avaient plus aucun secret pour moi. Le vieux monsieur à l'air si digne qui ne dédaignait pas une petite BD de temps en temps ? Vu. La mère de famille qui se délectait de *mom porn* ? Vue aussi. Certains ouvrages étaient exhibés sur la plage, traînant négligemment sur la serviette de plage ; d'autres, moins avouables, restaient au fond du sac, coincés entre un masque et un tube de crème solaire. Quant à moi, mes vingt ans tout juste soufflés me permettaient d'échapper quelque peu à l'autorité parentale et je dévorais à peu près tout ce qui passait sous ma main avide. Cet été-là je m'étais découverte une passion pour Zola, et il me semblait que le ciel céruléen faisait office de pendant particulièrement audacieux aux sombres mines de *Germinal*, que les jeunes filles de bonne famille qui flânaient dans la rue piétonne du centre-ville soulignaient d'autant plus le caractère ô combien attachant de Nana, et que les cris des mères sur la plage le soir pour rappeler leurs enfants annonçaient ceux de Gervaise, que je croyais encore entendre, le soir dans mon lit. L'après-midi, je nageais longuement dans la mer avant de passer des heures interminables à lire sur la plage, et je ne m'interrompais qu'avec mauvaise grâce pour saluer des connaissances. J'avais quelques amis,

que je voyais parfois. Nous dînions sur la plage, le taboulé était plein de sable, il faisait un peu trop froid, mais nous riions, heureux de cet été, de nos peaux salées qui tentaient une approche maladroite, parfois.

Le caractère particulièrement familial de Noirmoutier ne contribuait pas vraiment au renouvellement du public : les familles qui louaient ici venaient depuis vingt ans, et les Parisiens tentaient de faire oublier leur présence en pointillés en arborant le logo « NO » sur tout support possible et imaginable. Alors forcément je le vis tout de suite, il était nouveau. Il faut dire que la librairie, la seule et l'unique de l'île, était un poste d'observation idéal pour repérer tout nouvel arrivant, en tant que « hub » culturel. A la caisse, il me tendit *Le Rêve* de Zola. Surprise par cette nouvelle tête, et quelle tête, je luttais quelques instants avec la ficelle avant de lui tendre le livre soigneusement emballé. Sans doute vit-il mon trouble, et il sourit gentiment en sortant. Je me maudis intérieurement et ajustai la pile de nouveautés pour me donner une contenance.

Il revint le lendemain. Posant un coude sur le comptoir, il me demanda avec un grand sourire si j'avais un autre Zola à lui conseiller. Décontenancée, je ne pus que balbutier « Une page d'amour », en tendant la main vers l'étagère des classiques. De sa démarche légèrement chaloupée, il s'éloigna. Ses cheveux pleins de soleil trahissaient son appartenance au genre sportif matinal, de ceux qui brasent l'eau dès potron-minet, car il n'y a rien de mieux pour commencer sa journée. Le genre qui court le soir sur la chaussée Jacobsen en tenue de sport, écouteurs vissés dans les oreilles, encore quelques pompes avant un petit verre au café Noir, sur le port. Je pestai une nouvelle fois contre mon manque de répartie, et énumérai avec un malin plaisir les autres titres de Zola que j'aurais pu lui conseiller pour dissiper toute ambiguïté : qu'aurait-il dit devant *La Curée* ou *L'Assommoir* ? Ou *Thérèse Raquin* ? Cet épisode m'avait suffisamment troublée pour que je poursuive ma liste, en élargissant ma recherche à d'autres auteurs, tandis que je donnais de furieux coups de pédales vers la plage des Dames. Le soleil se recouvrait déjà d'un voile léger avant de plonger définitivement pour le bain du soir dans la mer. Dans mon sac à dos tremblotait une bouteille de mauvais rosé à la jolie étiquette, présage d'une délicieuse soirée et d'un mal de tête tout aussi excité le lendemain. Qu'importe, j'avais vingt ans et tout problème se résolvait alors avec un bon café et une grasse matinée.

J'avais prévu de retrouver la petite bande habituelle que je voyais lors de ces étés noirmoutrins : nous nous retrouvions avec d'autant plus de joie chaque été que nous n'avions aucune chance de nous croiser le reste de l'année, éparpillés dans toute la France. Sur la plage nous échangeions les nouvelles de l'année passée qui prenaient alors une couleur différente, énoncées ainsi sur cette île, loin de tout. Et les événements semblaient alors flotter dans l'air,

indécis, sans conséquence aucune. Comme tout notre été finalement. Et à la fin nous disions mi-rieurs, mi-sérieux : « ce qui s'est passé à Noirmoutier reste à Noirmoutier ! » Un baiser furtif échangé sur l'estacade, deux mains qui se sont frôlées au café... Et je chérissais dans mon cœur ces non-événements dont l'amoncèlement formerait dans vingt ans ce que j'appellerais pudiquement, en rougissant encore, « mon passé ».

Mais quelle ne fut pas ma surprise ce soir-là de découvrir que notre fameux spécialiste ès Zola était présent. Assis en tailleur, il écoutait attentivement sa voisine, sa tête bouclée légèrement penchée vers son giron, comme pour donner plus de poids à ce qu'elle lui racontait. A cette vue, mon cœur frémit, de jalousie non, le mot serait bien trop fort pour une simple chamade. Nous fûmes présentés : Pascal, Clotilde. Pour dissiper la légère gêne, je sortis ma bouteille et en proposai à la cantonade. Et nous parlâmes, longuement. De tout et de rien. Il voulait être pilote, pour toucher le ciel. Originaire de La Rochelle, c'était la première fois qu'il venait ici, avec ses quatre frères et sœurs et ses parents, pour le bon air, ajouta-t-il en désignant d'un doigt moqueur le joint que roulait son voisin avec application. Puis il m'écouta lui parler de livres, ceux que j'aimais, ceux qui m'avaient troublée, ceux que je n'aimais pas. Je parlai de la librairie en enjolivant diverses anecdotes pour le faire rire. Il me promit de lire *Le Grand Meaulnes*, lorsque je lui avouai que c'était mon livre préféré.

La bouteille de rosé était vide et les dernières gouttes coloraient nos joues brunes. Il était l'heure de rentrer. Je me faufilais dans les allées boisées en sifflotant. Nous nous revîmes plusieurs fois cet été-là, à la librairie, sur la plage. A la fin août, j'étais prête à mettre mon réveil pour aller nager avec lui au petit matin. Je le faisais d'autant plus volontiers que l'été approchait de sa fin, et que je n'aurais donc pas à fournir cet effort trop longtemps. La rentrée allait arriver et je rentrerais chez moi, finir les Rougon-Macquart avant de reprendre les cours. Sans doute avions-nous échangé quelques promesses, aussitôt recouvertes par le bruit des vagues. Sans doute un coucher de soleil un peu plus rougeoyant avait-il fait battre nos cœurs et il m'avait pressée avec passion sur son torse salé. Mais tout le sel de Noirmoutier n'aurait pas suffi à conserver toutes ces promesses, j'avais vingt ans et déjà Paris m'attirait pour m'engloutir dans son ventre, jusqu'au prochain été. Je lui annonçais mon départ, il blêmit. Le bronzage sembla désertier ses joues encore rondes et malgré le soir je vis que ses lèvres tremblaient. Je l'abandonnais, souffla-t-il. Le terme me sembla un peu fort, nous n'avions pas non plus juré de nous épouser en signant un parchemin de notre sang que diable ! Mais c'était la débâcle. Un flot de mots s'échappait de sa bouche, il s'imaginait déjà m'écrivant des lettres enflammées à la lueur d'une bougie et dans l'une d'elles il finirait par glisser une bague qu'il passerait à mon doigt dans l'église de Noirmoutier. Le pauvre garçon délirait.

Un peu sèchement, je lui rappelais mes obligations, mes études, tout ce qui m'attendait et auquel je n'aurais renoncé pour rien au monde. Et pour l'achever définitivement j'ajoutais d'une voix cassante que je n'aimais pas nager le matin. Tout était dit. A mesure que j'abattais le couperet Pascal semblait se replier sur lui-même, comme honteux d'avoir ainsi cru, et il partit, tremblant, sans rien ajouter. Saint Thomas avait voulu toucher pour croire, lui avait touché mais il ne fallait pas croire pour autant. Cet été aurait pu s'arrêter là, et j'aurais voulu apposer le point final ici. Mais adepte de Zola, j'avais dédaigné de lire *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe. Une lecture éclairante, sans aucun doute. Hélas, je n'ai pas le talent de Goethe pour parler de ce genre de fin. La brève locale me suffit : « Un jeune homme a été retrouvé noyé sur la plage des Dames, dans le bois de la Chaise. Pascal, 20 ans, était venu passer ses vacances à Noirmoutier en famille, pour soigner une dépression chronique ».

Comment aurais-je pu savoir ? Ce jour-là, les atterrissements de Meaulnes prirent une autre dimension. Mais n'est pas Yvonne de Gallais qui veut. Et dans le train qui m'emmenait vers Paris à grande vitesse, j'ai espéré, l'espace d'une minute, fuir l'été de mes vingt ans.

Les hortensias rouges

De Philippe GEORGE

Les hortensias rouges

Ce matin, la porte de la véranda est grande ouverte et entre les hortensias rouges je vois la mer. Elle pétille d'étincelles marines jusqu'au bout de l'horizon. J'entrevois le vert pénétrant des aiguilles de pin, les cicatrices salées sur le tronc des longs arbres, le jaune orangé parfumé de miel des sentiers et le bleu imparfait du ciel atlantique. J'écris entre la houle et la terre, enveloppé dans les teintes d'une autre journée.

Mère nantaise et père nancéien, j'ai vécu de longues années en Lorraine lointaine, et l'authentique bonheur provenait du long et rituel voyage qui nous faisait traverser la France en début d'été, d'est en ouest. Bonne Source devenait alors notre seul et unique territoire. Sept villas charmantes et disparates se blottissaient les unes contre les autres comme pour mieux se protéger des violentes tempêtes, du sable envahissant et des promoteurs impatients. J'y ai respiré soixante-dix étés et j'ai vécu tous les âges dans les maisons sur la dune. J'ai eu vingt ans en bord de mer.

Cette année-là, l'attente avait encore été laborieuse et interminable, rythmée par les colères parentales et les difficultés scientifiques de la fac, les aventures amoureuses incertaines et bancales qui reportaient tous mes rêves et espoirs dans ce voyage estival au nord de la Loire, début de ma Bretagne. Je naviguais déjà davantage dans ma tête que sur la mer, toujours obsédé par cet étrange objet flottant qui arborait fièrement une voile immense d'un blanc souvent délavé, orné délicatement de petites plaques de rouille, comme des taches de rousseur. Enfant, j'aimais poser mes mains sur le bois usé par la mer et le sel et sentir cette odeur unique de vieille résine et d'algues collées. J'ai toujours gardé ce réflexe magique de caresser une coque posée sur la plage, sentir sous mes doigts impatients et curieux les nervures d'un bois fatigué de grandes aventures. Ce bateau m'emportait enfin vers cette mer que j'avais méritée toute l'année.

C'était l'année de mes vingt ans.

Avant tout, il y avait l'odeur. Abrupte, essentielle, imprégnée et jamais oubliée. Elle naissait de loin, fabriquée par les nuages d'un pays et les vagues d'un océan. L'odeur était le premier signal et elle devenait naturellement le guide, entre les premières marées capricieuses, les trous d'eau cachés et colorés, l'étrange étoile de mer et le crabe vert, mou et solitaire. C'était un décor qui s'était mis en place et en lumière, avec une sage lenteur et beaucoup de fraîcheur. J'étais tombé dedans dès mes premiers pas.

Les retrouvailles se préparaient. Je savourais les derniers kilomètres venteux et iodés, j'observais les visages un peu rouges, pas encore burinés du début d'été, j'imaginais à nouveau la maison familiale assoupie qui allait se réveiller d'un seul coup, les embrassades exaltées et maladroitement entre cousins, cousines, oncles et tantes dans un premier temps, et enfin la bande des amis de l'ouest qui se retrouverait sans tarder dans l'intimité de nos vingt ans. Il y avait comme un protocole, pour profiter au maximum de ce nouveau moment de rencontres qui déclenchait le départ d'une parenthèse océane que nous savions unique. Il nous fallait un peu de temps pour retrouver nos repères et ne pas rater le véritable début d'été.

Il y avait l'installation sommaire et la répartition des chambres. Les parents et les filles prenaient la vue sur mer, les garçons retrouvaient les pièces humides aux odeurs de moisissures marines. Rien n'avait bougé, les édredons fanés, les fauteuils en plastique, les photos familiales jaunies et les traces d'humidité qui dégoulaient peut-être un peu plus sur les murs. Comme à dix ou quinze ans, nous reprenions possession de ces morceaux d'enfance heureuse, en sachant maintenant qu'ils étaient si précieux. Il fallait se dépêcher. Les véritables retrouvailles s'annonçaient, celles que nous avions attendues patiemment les jours de pluie, de neige et de cafard lorrain. C'était un rendez-vous qu'il ne fallait pas manquer. Nous nous retrouvions et nous nous reconnaissons. Notre joyeux groupe ressemblait à un attroupement disparate et dissipé, agglutiné sur une portion de mur bien délimitée, face à la mer. Chaque catégorie d'âge avait son territoire et ses règles précises et naturelles.

Cette année commençait comme les autres. Après le premier dîner familial de l'été, plein d'excitation et d'improvisation, chacun arrivait au compte-gouttes au rendez-vous incontournable près du mur. Nous étions très vite une bonne dizaine, les Nantais et les autres, la couleur de nos visages faisait immédiatement la différence. Les roses, les rouges, les bruns, les blancs, les pâles, toute une panoplie de couleurs qui allaient vite s'uniformiser sur la plage et sur la mer. Il fallait un peu de temps pour retrouver le mode d'emploi du nouvel été qui débutait, avec nos marques et nos symboles.

Il y avait les filles jolies, les garçons encore timides, les premiers rires, le groupe qui se rapprochait déjà, quelques sourires cachés, le parfum unique de l'ambre solaire, les yeux qui

brillaient, les projets qui emplissaient les têtes, les pieds nus qui retrouvaient le sable encore chaud, et le soleil qui ne voulait pas se coucher et nous enflammait la mer comme le premier cadeau.

Elle était sur la dune, devant sa maison. Elle portait une robe jaune, longue et simple, légèrement large pour que le vent tiède la soulève délicatement, laissant deviner ses jambes longues et fines. Elle contemplait délicieusement son territoire. Avec sa main droite, elle a ramené son châle coloré sur ses épaules, nous faisant un léger signe de la main. Chacun de nous semblait se retrouver avec lenteur et délice. Les vacances commençaient simplement dans ce mélange paisible de voix heureuses qui accompagnaient le bruit des vagues paresseuses.

Il y avait la première nuit dans les draps froids et humides qui nous emportait dans un sommeil profond au bord de la plage, et nous savions qu'elle nous apporterait une magie infinie et unique qui ne nous quitterait plus. Il y avait ensuite le réveil ensoleillé qui allait tout déclencher, et je réalisais avec bonheur que je changeais de vêtements et de peau en ouvrant une fois de plus la porte d'un petit paradis.

C'était alors la première matinée avec la cérémonie attendue, attachante et conviviale de la mise à l'eau des bateaux, rituel partagé par tous, grands et petits, tous les bras et rires étaient les bienvenus pour la descente sur la plage, époque bénie des coques colorées que nous déposions scrupuleusement sur le sable mouillé. Elles resteraient deux mois, l'une à côté de l'autre, entre mer et dune, jour et nuit, sans une manille volée, sans une égratignure, sans un hauban cassé, et souvent les voiles oubliées le soir, au matin n'avaient pas bougé, encore humides et salées. Les *Mousse*, *420*, *470*, *Simoun* et autres retrouvaient leur place chaque année, fidèles et essentiels dans nos longues balades et folles escapades. Ensuite nous mettions à l'eau les bateaux un peu plus gros qui avaient mérité un corps-mort dans la grande baie, lieu calme et privilégié face à nos fières maisons. Le *Beg-ar-Lann*, l'*Eole*, le *Brittia* ne mélangeraient pas leurs chaînes pour nous emporter au plus vite au large de nos trois îles qui nous appartenaient un peu. Elles étaient depuis nos premiers pas nos repères, et pendant longtemps elles furent nos limites maritimes, obligations parentales. Cet été encore, les équipages changeraient au fil des jours, des couples s'inventeraient et se formeraient, d'autres se quitteraient ou se retrouveraient, les découvertes se succéderaient joyeusement et cet été serait à nouveau inédit et aventureux. Nous avions en nous l'excitation et la douce folie de notre jeunesse, et nous devenions pour quelques semaines les reines et les rois de Bonne Source. Nous passions beaucoup de temps sur l'eau, mais pas uniquement.

C'était alors la première fête. Personne ne connaissait véritablement l'origine de l'information capitale mais le vent du matin nous la transmettait avec empressement et bonheur.

La journée respirait tout de suite une effervescence spéciale et particulière avec les premières questions qui fusaient, chez qui, à quelle heure, il y aura qui ? Crois-tu qu'elle viendra, pourra-t-il sortir ce soir ? Les questions essentielles tourbillonnaient, je pensais à la longue robe jaune de la dune...

Le soir s'inventait petit à petit entre le mur, la dune, la mer et un garage qui devenait souvent le lieu de nos rencontres nocturnes. La pièce de fortune se remplissait avec une rapidité surprenante, visages connus et habitués le plus souvent, chacun débarquait, parfois une bouteille à la main extirpée miraculeusement de la réserve familiale, butin inestimable salué de tous et qui allait rejoindre un buffet parfois maigrichon. C'était la grande époque des vinyles 45 tours qui se succédaient anarchiquement sur une platine bien fatiguée. Savoir bien danser le rock était le passeport incontournable et indispensable pour avoir un minimum de crédibilité auprès des filles du bord de mer ! Les Nantais, habitués aux petites fêtes avaient d'emblée un gros avantage sur nous et je les examinai jalousement avec leurs gestes faciles et élaborés. Ils habitaient la grande ville, ils avaient également la Loire, des maisons à Bonne Source, des gros et des petits bateaux, des prames et des canoës. Ils se connaissaient tous, ils pêchaient au filet dans la grande baie, et ils avaient des grandes et joyeuses familles comme dans les films de Claude Sautet. J'étais extrêmement impressionné par toutes mes cousines, gracieuses et épanouies, que je découvrais chaque été. Elles grandissaient plus vite que moi et leur parfum était le sel, la mer et le vent.

J'avais vingt ans en bord de mer et je me sentais bien.

Il y avait les balades improvisées à cinq ou six bateaux, de quelques heures ou toute la journée. C'était un pique-nique à Pierre-Percée, une de nos petites îles à moins de deux mille de la côte, encore accessible à cette époque, avant qu'elle ne devienne l'île aux Oiseaux. Elle tenait son nom d'un trou perçant de part en part sa barre rocheuse centrale. Nos bateaux se suivaient paisiblement avant d'aborder délicatement entre deux petits rochers côté ouest. Nous connaissions chaque caillou, caché ou émergé en fonction des marées. Nous étions une bonne vingtaine, joyeux et libres, heureux et insouciant. Sur le haut de l'île le repas était joyeux et animé, et des petits groupes improvisés faisaient ensuite le grand tour du gros rocher troué. J'étais avec Marie, Anne et Brigitte en bas sur le banc de sable, entre les marées qui changeaient de sens, et l'idée nous est venue d'escalader tranquillement ce gros caillou que nous connaissions si bien. J'étais devant et elles derrière. En haut pour les derniers mètres, Marie me montrait sa main, je la prenais pour l'aider, nous sommes tombés. Des cris au milieu de la mer.

Cinq, six ou dix mètres, peut-être plus... Je n'oublierai jamais les yeux de Marie. Il y avait ce lit de sable étroit mais rempli d'eau comme un coussin, et nous nous sommes relevés, ahuris, stupéfaits de pouvoir marcher dans un sable mou entre les pierres immobiles. Il fallait rentrer. Le vent n'était plus qu'un souffle, et allongés sur les plat-bords des bateaux, nos dos endoloris semblaient s'apaiser. Le silence et l'inquiétude parlaient au milieu de l'océan. Les bateaux rentraient lentement, en compagnie des mouettes, du soleil et des vagues silencieuses. Le soir, il y avait une petite fête.

Elle était seule sur la dune près du mur, cheveux noirs et longue robe jaune. Elle souriait. C'était l'été des bateaux en bois, de la grande baie, des pêches à la crevette, des bains dans les vagues, des bains de minuit, des rendez-vous secrets, des parents impatientes, des doigts qui s'efflouraient, des mots dans le vent, des promesses et des envies, des lèvres qui s'approchaient, des mots qui se mélangeaient, de la nuit qui était chaude.

Ce soir la porte de la véranda est grande ouverte, et entre les hortensias rouges je vois la mer. Elle pétille toujours d'étincelles marines jusqu'au bout de l'horizon. Ce soir, de lointains souvenirs s'éteignent sous un ciel pigmenté rose tendre, comme une peinture inachevée. Un bateau de pêche coloré dessine, avant de rentrer, une langue blanchâtre qui le pousse à retrouver le quai gris du port. Un nuage saumon se couche en s'étirant comme un chewing-gum. J'ai appris à contempler et à moins regarder. J'ai décelé le luxe de la découverte du temps et le soulagement des contraintes ordinaires envolées. Le coucher de soleil s'invite maintenant tous les soirs et alors les heures s'oublie. C'est l'horizon qui m'émeut et qui m'appartient, méconnaissable d'un matin à l'autre, toujours vivant, présent et rassurant.

C'est mon histoire, je suis encore vivant entre le jaune parfait des pavots des sables, les humbles œillets, pâles et frêles, les roses bruyères et les genêts tout d'or vêtus. Je me sens parfois fatigué. Il y a des rides qui se fauillent dans ma peau sèche comme des petits ruisseaux tortueux. Mes yeux se retirent dans des poches plissées et détendues. Mes mains sont parsemées de sillons creux et d'images brunes qui les transforment en instruments usés. Le dos se voûte calmement. Je suis enfin chez moi. Mes vingt ans m'accompagnent souvent et ce sont eux qui m'ont porté définitivement dans ce pays que j'aime. Un lambeau de sable et un morceau de lande m'appartiennent maintenant. Les murs blancs au crépis cotonneux se dressent fièrement face à l'ouest. Je n'attends plus les couchers de soleil, ils sont désormais avec moi. Ici les lumières sont si fortes qu'elles réaniment. Les vagues moutonnent et se battent entre elles avant de s'allonger sur la plage. Avec les algues encore sauvages, et les embruns toujours parfumés

de sel et d'iode, le bel océan me rappelle les années douces, heureuses, lointaines et secrètes.
Et sur la dune la maison blanche surveille les goélands braillards.

Tu es près de moi et nos yeux plongent dans la mer. Tu portes une longue robe jaune et
les hortensias rouges sont éclatants cette année.

Elle est un mois d'été

De Fabienne SAVARIT

Elle est un mois d'été.

Camille plisse les yeux vers l'horizon. L'océan est tout proche maintenant. Elle sent déjà l'iode et l'odeur de la dernière pêche du matin. Dans le ciel azur, les goélands planent, crient et jouent sans se préoccuper d'elle. Par les ruelles baignées de lumière, elle atteint enfin le bord de mer. Elle a une heure d'avance sur son rendez-vous. Assise à la terrasse du Bar de la Côte, elle commande une assiette d'huîtres accompagnée d'un verre de vin blanc. Sur la plage, des groupes d'enfants confectionnent des châteaux éphémères, empilent des galets ou jouent au ballon sous le regard de leurs parents ou d'animateurs de colonies de vacances. Les cris et les rires envahissent l'espace. Sur la terrasse, un groupe de musique brésilienne s'installe. Autant d'animation la met mal à l'aise. Elle se souvient d'un littoral sauvage où elle dégustait des oursons à la guimauve à califourchon sur la digue. C'est un vertige, un retour des années en arrière lorsqu'elle avait cohabité avec des amis, le temps d'un mois de juillet, dans une petite maison blanche. Lui reviennent l'odeur salée des maillots pendus au fil à linge, les bourrasques des discussions, la promiscuité des corps. Leurs sacs sur les épaules ils couraient sur le sable à toute vitesse, étendaient leurs serviettes sous le parasol vert retenu par deux galets, dans l'odeur des pins, du varech et des méduses échouées. Ils avaient l'âge heureux de leurs vingt-ans, des baisers et des caresses à la pénombre de la fin du jour. Un amalgame de chaleur, de cris et de rires. Le temps d'un mois d'été, tout était resté gravé.

A tour de rôle, ils prenaient leur douche dans la cabane de jardin et reprenaient l'écoute de la cassette audio là où elle avait été arrêtée. Les paroles de Supertramp résonnaient alors contre les parois : *When I was young It seemed that life was so wonderful. A miracle, oh it was beautiful, magical.*¹ Le suivant attendait son tour, allongé dans l'herbe, une tasse de café à portée de main. Ils avaient les yeux ronds de fatigue.

Sa colocataire de chambre avait sauté de joie en la voyant, s'empressant de rassembler ses affaires en un grand tas désordonné sur une seule étagère pour lui faire de la place. Elle avait envié son élan et sa désinvolture. Elle avait eu une adolescence solitaire et réservée, enfermée dans sa chambre à réviser ou bien à lire. Elle se sentait si différente de ce groupe d'amis

¹ *Quand j'étais jeune la vie semblait si merveilleuse, Un vrai miracle, oh elle était belle, pleine de magie. The Logical Song - Supertramp*

bouillonnants qu'elle avait rejoint. Elle, se dévoilait à peine. Elle aurait parfois aimé se cacher sous les herbes.

Un matin, ils s'étaient réveillés assez tôt pour faire le marché. Elle avait suivi la troupe sans dire un mot, suspendue à leurs conversations et leurs plaisanteries. Les uns avaient envie d'un festin, les autres parlaient d'économies. Ils n'avaient pas fait de liste et passaient d'un étal à l'autre, indécis.

Elle avait pris une grande respiration :

« Une salade de riz ? » avait-elle suggéré.

Une parole quasiment invisible, comme à chaque fois.

Elle avait toussoté, gonflé son abdomen avant de retenter :

« Que pensez-vous d'une salade de riz et d'une salade de fruits ? »

Elle avait retenu sa respiration.

« Super idée ! », « Parfait ! »

Ses joues s'étaient empourprées.

« Qu'est-ce qu'il faut pour ça ? »

Elle avait attribué un rôle à chacun : l'achat des tomates, du riz, des olives et du thon, trouvé des fruits un peu abîmés et moins chers pour la salade de fruits et suggéré de ramasser des huitres sur les rochers.

« Je couperai les pêches, mais je ne sais pas faire la vinaigrette ! », avait-elle ajouté.

Elle avait déployé ses ailes et la magie qui en avait émergé l'avait accompagnée tout le long du séjour.

« Plage ou plage ? » lançait l'un d'entre eux.

« Plage ! » répondaient les autres.

Le compte des serviettes de bain débutait alors dans une confusion joyeuse, la préparation d'un en-cas déséquilibré venait ensuite. Puis chacun embarquait ses affaires dans le panier du vélo et une longue file animée empruntait la piste cyclable des marais. A l'abri d'une dune, ils se protégeaient des regards. Chacun parlait à toute vitesse pour être sûr d'être entendu à travers le brouhaha des joies, des courants et du souffle du vent. Ils blâmaient parfois les horaires des marées qui écourtaient leurs bains iodés. Mais ils transcendaient la situation, lançant des concours de château de sable, de badminton, ou de ricochés.

Un, puis deux, puis trois, à toute vitesse les galets rebondissaient au creux de la lame. Les éclaboussures se percevaient à peine sur la surface de l'eau agitée. Les fautes graves étaient punies par l'introduction d'une poignée de varech dans le bermuda ou le maillot de bain.

« C'est dégoûtant ! Vous allez voir quand ce sera votre tour ! », ponctuait les flots de cris et de rires.

Un jour, elle avait abandonné sa serviette sur le sable chaud et avait plongé sans attendre dans le roulis des vagues. Elle s'était battue contre leur force qui la ramenait sans cesse vers le rivage. Elle voulait atteindre la bouée jaune qui tanguait au loin. Son maillot, détendu par le sel et le soleil, se gorgeait de flots et d'écumes. Elle avait attendu un long moment avant de se délester de quelques coquillages et poussières minérales prisonniers du tissu. On l'avait suivie dans l'aventure mais elle voulait arriver la première. Enfant, elle ne se baignait qu'accrochée au cou de sa mère et hurlait lorsqu'une algue verte venait lécher ses chevilles. Ces filaments aquatiques avaient ombré ses baignades estivales. Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de la plage, son crawl avait été moins aisé, son visage se crispait sous l'effort. Au-dessus d'elle, le ciel était d'un bleu éclatant, plein de lumière. Derrière elle, un flot d'écume tentait de la rejoindre. Enfin agrippée au plastique instable, elle aurait aimé y inscrire son prénom en lettres bâton pour éterniser ce moment.

Imperceptiblement, la torpeur avait alangui le rythme des journées, ils dormaient presque tout le jour et vivaient la nuit. Au déclin du jour, l'océan avait le reflet des goémons et de la vase, une eau agitée par les courants et les continents parcourus. La nuit venue, ils portaient leurs serviettes de bain comme une cape par-dessus les maillots deux pièces et les bermudas pour atténuer la caresse de la brise et protégeaient des regards, leurs premiers émois. Au fil des soirées, les couchers de soleil avaient révélé des confidences, des mots murmurés au creux de l'oreille et les corps salés s'étaient abandonnés à de timides caresses, la pudeur s'estompant à la pénombre de la nuit. Allongés sur le sable ils déchiffraient le message des étoiles à la lueur du feu de camp.

Les jours étaient passés trop vite, fêtes après fêtes, diurnes et nocturnes. Et la fin des vacances s'était esquissée entre pêche aux palourdes et collecte de bois flottés. Un matin, les valises bouclées, ils s'étaient retrouvés assis les uns à côté des autres sous l'aubette, les corps hâlés et engourdis de fatigue. Le ciel avait pris une nuance rosée et la terre, une belle rondeur.

Camille avait débuté une nouvelle feuille dans son journal intime : « J'ai fait un plongeon dans ce que j'avais toujours voulu vivre. Aujourd'hui, j'ai peur de m'éloigner des feux de camp, j'ai peur de refaire surface dans un monde que je ne reconnaitrai plus. ».

La houle avait entraîné au large ses malaises d'adolescente.

La petite maison blanche était devenue son lieu particulier, elle l'avait soustraite, le temps d'un été, au temps ordinaire.

De fil en souvenirs, elle a bu son verre et terminé son assiette sans s'en apercevoir.

Longeant la digue, Camille s'écarte des sonorités brésiliennes. Sa robe de tulle volette lorsqu'elle dévale la dune pour atteindre le rivage. Son regard dévie vers le large, s'agrippe à la balise jaune qui oscille au loin. Elle se relève aussitôt et ôte de la paume de la main quelques grains de sable avant de prendre la direction de la maison de ses souvenirs. Elle n'avait pris aucune photo de cet été-là, il ne lui restait qu'une nébulosité de souvenirs sublimés par les années.

Elle longe des murets de pierre, revient sur ses pas, tente une rue, puis une autre, s'enfonce dans une ruelle, poursuit par une allée de gravillons blancs. Elle ne retrouve plus le chemin d'accès, ne reconnaît pas la cime du grand pin près du portail vert ni la géométrie de l'avancée de toit.

L'endroit avait dû cesser d'exister depuis que le temps s'était remis à couler après cet été-là, comme ravi à son regard d'adulte. Il avait disparu avec la cassette de Supertramp enfermée dans le radio cassette.

« Tu es en retard !

Camille était revenue sur ses pas, étourdie de souvenirs d'une autre époque.

– Bonjour Lili !

– Bonjour maman ! Tu n'arrives jamais à l'heure !

– Je recherchais la maison où j'ai passé mes vacances, il y a vingt-cinq ans... Je n'ai pas vu le temps passer... Tu t'es bien amusée ?

Elles marchent, le vent de la marée descendante emmêlant leurs cheveux.

– Je ne me suis pas amusée, une colonie d'enfants c'est du travail !

– J'aurais tellement aimé te la montrer !... Tu as passé des soirées à la lueur d'un feu de camps ?

– Tu ne m'as pas écouté Maman ! J'ai bossé !... Et les feux de camps, c'est interdit tu sais !... Et puis je ne suis plus une ado, j'ai vingt ans ! »

– Lili ?... On va se baigner avant la marée basse ?

– Maman ! Je suis crevée... Tu n'écoutes rien !

Au loin, une balise jaune ondoie au gré des vagues. Camille la regarde longuement, s'imaginant déjà la rejoindre.

Un siècle de vingt ans

De Benoît CHETAILLE

Un siècle de vingt ans

Lorsqu'il se réveilla, Rousseau fut ébloui par la lumière matinale. Il resta de longues minutes étendu entre ses coussins, songeur quant au temps qui passait. « Je suis vieux », pensa-t-il.

Il s'étendit sur le dos alors que bonne-maman entra dans la pièce. Ce n'était pas vraiment sa mère, mais c'était tout comme : elle l'avait élevé avec amour, alors qu'il n'avait jamais connu ses géniteurs biologiques. Le mari de bonne-maman était moins tendre à son égard : les années passant, il cachait de moins en moins son envie de le voir déguerpir du foyer.

Bonne-maman mit un disque ; un son feutré de percussions et de voix agréables acheva de réveiller en douceur Rousseau. Elle le gronda gentiment :

- Mon chéri, tu te prélasses bien agréablement... Tu as encore laissé traîner tes affaires hier soir. Tu as vingt ans aujourd'hui, tu n'as plus l'âge des sottises.

Elle lui passa la main sur la tête, et ce geste, bien qu'il en eût honte lorsqu'il était effectué en public, l'avait toujours tranquilisé.

- Petit-papa et moi te préparons une surprise pour ton anniversaire, sourit-elle. Je t'en conjure, ne lui procure pas de raison de se fâcher.

Petit-papa fit son apparition, derrière la baie vitrée. Bonne-maman ouvrit la porte-fenêtre et l'homme, un sexagénaire râblé, se précipita sur Rousseau.

- Quel désordre as-tu mis dans le cabanon, hier soir ? Je t'écoutais faire la java avec tes petits copains : crois-tu que je supporterai cela longtemps ?

- Mon lapin, ne crie pas, tu vas l'effrayer...

- Tu le surprotèges ! C'est toujours moi qui ai tort, n'est-ce pas ?

- C'est son anniversaire, voyons, c'est un jour de trêve...

Petit-papa contempla Rousseau avec un mélange d'exaspération et de mépris ; il crut déceler une teinte d'ironie dans la forme que prirent ses fines lèvres : sa fureur redoubla.

- Je suis allé chez les voisins ce matin, ils reviennent de quelques jours de congés. J'ai vu leur petite Agatha. Elle, au moins, est bien élevée et ne leur cause jamais de soucis.

Rousseau persistait à ne pas baisser la tête.

- Tu sais que je dois encore payer pour les frasques que tu as commises avec ta bande de canailles !

Rousseau termina d'étirer son corps longiligne. Il accepta avec mauvaise grâce un dernier élan affectueux de bonne-maman et dévisagea en silence l'homme. Ce dernier le poursuivait de ses

invectives mais Rousseau l'ignora, avant de franchir le seuil qui menait vers le jardin.

Rousseau était un privilégié : sa chambre offrait une vue dégagée sur une grande pente herbeuse s'étageant en terrasses délicates jusqu'au bord de mer. La maison donnait plein ouest et il bénéficiait ainsi de magnifiques couchers de soleil, créant dans son esprit curieux une envie d'aventure vers cet horizon mystérieux, au-delà des océans. En cette matinée d'été, l'herbe, un peu sèche, crissait sous ses pas. Le soleil brûlait déjà ses oreilles, l'incitant à parcourir avec célérité l'espace à découvert. Il escalada d'un saut agile les rochers qui séparaient à la verticale la limite de la propriété de la plage. De là, il observa ce qu'il considérait être son royaume : la baie du Cabonnais.

Un frôlement singulier, une fragrance connue, le tirèrent de sa contemplation : Agatha, surgie de nulle part, se tenait à côté de lui. Ils échangèrent quelques marques d'affection, mais elle y mit brutalement fin en s'éloignant de lui.

- Félix m'a dit que tu avais organisé une fête chez toi, hier soir...

- C'était une petite soirée, la dernière avant mes vingt ans. Tu sais que le tout-Mesquer aime profiter de mon jardin, assura-t-il d'un ton fat. Une petite sauterie en bord de mer, c'est toujours plaisant.

- Tu ne m'en avais pas parlé.

Agatha sauta sur le sable ; elle avança, d'un pas régulier et rapide, de telle sorte que Rousseau devait trotter pour se maintenir à sa hauteur. Elle n'avait pas crié, mais tout, dans son comportement, dans son sourire crispé et dans le timbre de sa voix, lui faisait craindre une scène.

- Tu étais partie pour trois jours avec ta famille. Attends-moi, ralentis, chérie, je t'en prie.

- Tu as profité de mon absence pour prendre du bon temps.

Il bondit devant elle, et roucoula :

- Je ne prends du bon temps qu'avec toi, mignonne.

Elle le toisa.

- Ah oui ? Et les vacancières avec lesquelles je t'ai vu papillonner la semaine dernière ?

- Papillonner ? Voyons, chérie...

- Félix m'a dit que tu les avais invitées elles aussi hier soir.

- Par pure courtoisie, je t'assure.

- Il m'a assuré que tu avais été très courtois avec elles, justement.

Rousseau se permit une fugace échappée mentale en se promettant de régler ses comptes avec Félix, un voisin transi de passion pour Agatha. Elle reprit la parole, de ce ton détaché qui ne signifiait rien de bon.

- Après tout, tu fais ce que tu veux. Tu en as assez, peut-être, de me voir.

- Mais non...

Elle se mit soudainement à courir et lui cria :

- Inutile d'essayer de me suivre, à vingt ans tu n'y arriveras pas. Tu es trop vieux.

Elle mit un tel dédain dans ses derniers mots que Rousseau fut cloué sur place et la laissa fuir. Il soupira : se quereller avec son éternel amour le jour de ses vingt ans le chagrinait ; il aurait bien voulu de la compagnie. Cependant, il était assez mûr, désormais, pour relativiser les fâcheries passagères. Il s'étendit sur la plage et observa l'horizon. La poésie des lieux ne s'était pas évaporée à cause de ces quelques différends : l'océan était toujours aussi mystérieux et le ciel caressait de sa beauté le sol blond.

Il se décida à une promenade en solitaire quand il aperçut Félix et ses acolytes. Ils descendaient de la route, inspectant les coquillages avec circonspection. Quelques mois plus tôt, il était encore le chef de cette bande, mais il l'avait quittée, à la fois par lassitude mais aussi parce que petit-papa le lui avait ordonné. En effet, l'hiver précédent, alors qu'il luttait en pleine rue contre une autre petite frappe locale, un facteur à bicyclette avait chuté au dernier moment pour les éviter et s'était fracturé le bassin. Petit-papa avait été obligé de régler les dommages-intérêts et vouait depuis une rancune certaine à son encontre ; quant à ses anciens amis, ils ne lui pardonnaient pas de les avoir abandonnés.

Rousseau grimâça en voyant Félix, son ancien protégé devenu tête du groupe. Il soupira encore plus fort lorsque la troupe approcha. Aucune de ces gouapes ne l'effrayait, mais le nombre leur donnait évidemment un avantage psychologique et le contraignait à la méfiance.

- Alors, Rousseau, tu te fais à l'idée d'être un vieux ?

Rousseau conserva un silence dédaigneux.

- Laisse Agatha, elle n'aime pas les antiquités dans ton genre. Et tu t'es fait des bonnes amies à ta fête, hier soir, tout le monde le sait.

- Tu n'étais pas à ma soirée, tu inventes.

- Fallait m'inviter, alors, cracha Félix. Parce que je suis quand même venu, avec les copains.

- Cela m'ennuie que mes invités aient pu vous croiser, sourit Rousseau, tout en adressant un regard circulaire chargé de condescendance sur le groupe. C'était une soirée pour gens de qualité.

Félix, suivi des autres, se jeta sur lui. Ils roulèrent dans le sable, lui contre tous, présomptueux quant à sa force et à son expérience. Félix et ses complices prirent cependant le dessus ; mais, Rousseau, dans un geste de grande souplesse, abîma sérieusement l'œil de Félix. Ce fut l'hallali ; Félix, fou de rage, fit signe à ses camarades de retourner à l'assaut, avant que le combat se fige : des vacanciers matinaux qui assistaient à la lutte, avaient levé la voix et s'étaient approchés.

- Vous allez arrêter avec ce vacarme ! tonna un touriste dont le torse commençait à peine à bronzer.

Il les menaça de son parasol et la troupe belliqueuse s'enfuit, laissant Rousseau au sol, sans omettre de lui adresser d'ultimes anathèmes.

- Et Agatha est pour moi ! Si je te revois avec elle... menaça Félix, en fuyant.

Des enfants s'approchèrent doucement de Rousseau. A moitié assommé, il les observait, aveuglé par le soleil qui était pourtant encore loin de son zénith.

- On n'est tranquille nulle part, continua l'homme au parasol. De mon temps...

Il repartit à sa place ; les enfants s'égaillèrent aussi, laissant Rousseau à son sort. Il se leva et avança avec difficulté, blessé avant tout dans son orgueil d'avoir été battu par plus jeunes que lui.

- Je suis trop vieux, vraiment. Félix a raison, au fond.

Il se laissa choir sur une serviette de plage abandonnée. Des garçonnets construisaient des forteresses de sable ; un groupe d'adolescents riaient en chœur et plus loin, dans les flots, des amoureux échangeaient des mots doux, indifférents au monde. Rousseau ressentit les premiers effets de la nostalgie, à l'évocation des heureux jours de sa tendre jeunesse, quand il était flamboyant de fraîcheur. Il se souvint des amis d'alors, des courses dans le sable, jusqu'à la dentelle transparente formée par les dernières eaux que l'océan dessinait sur la plage. Rousseau avait toujours été captivé par la mer, terrible, redoutée mais aussi fascinante ; dans ses toutes jeunes années, il s'amusa à s'en approcher le plus possible pour se faire valoir devant les représentantes du sexe opposé, avant de se retirer à l'ultime moment. Mais au fond, atteindre son vingtième anniversaire était une chance, songea Rousseau. Tant de connaissances n'avaient pas eu cette opportunité, et il ne fallait pas perdre cette occasion de plonger dans les douces sensations de sa jeunesse.

Les blessures infligées par Félix et sa bande l'avaient affaibli ; il croisa quelques vieilles dames du quartier qui s'étonnèrent de son état, mais il ne réagit pas à leurs regards insistants. Rousseau marcha lentement, mais sans arrêt, jusqu'à la pointe de Merquel. Il voulait profiter du soleil, qui descendait légèrement vers l'ouest. Il chemina paisiblement jusqu'au phare, où il avait l'habitude de venir souvent avec sa famille et avec Agatha. C'était un paysage dont il ne se lassait pas et qui lui faisait oublier le tumulte du pugilat avec Félix ; la plage de Sorlock, lumineuse, flattait le regard, alors que les odeurs propres au port de Kercabellec, au marais et aux oiseaux lui ouvraient l'appétit. Il se sentit pris d'une lassitude mêlée de sérénité. Son âge lui offrait, il s'en rendait compte, une lucidité bienvenue quant à l'appréciation des plaisirs les plus simples. C'était cela, sans doute, avoir vingt ans au bord l'eau : le recul sur la vie, offert par l'expérience des ans, permettait de goûter avec une plus grande finesse aux beautés et aux sensations du paysage côtier.

Rousseau s'endormit paisiblement, dans un sommeil vierge de songes. Bien longtemps après le déclin

du soleil vers l'ouest, il sentit, du fond des limbes dont il sortait peu à peu, qu'on le saisissait délicatement, en lui susurrant des mots doux, et qu'on l'installait dans la voiture dont il reconnaissait l'exhalaison familière de la banquette arrière. Il ouvrit délicatement les paupières ; bonne-maman lui souriait. Des femmes âgées l'accompagnaient ; l'une d'elles s'expliquait :

-...puis en fin d'après-midi, je l'ai revu lors de ma promenade vers le phare, alors que je l'avais déjà remarqué au même lieu des heures auparavant. Je pensai bien faire en vous appelant.

Bonne-maman les remercia et leur serra les mains. Elle démarra la voiture et s'adressa à Rousseau, qui se réveillait. Elle tournait régulièrement la tête, dans un élan de bienveillance soucieuse.

- Que d'inquiétude... nous t'avons cherché partout. Nous avons montré ta photo à tous les vacanciers de la plage du Cabonnais ; une famille t'a reconnu en disant que tu avais été passé à tabac. Oh ! mon chéri !

Elle se mit à sangloter, puis se ressaisit.

- Mais oublions tout cela. C'est aujourd'hui ton anniversaire, petit-papa nous attend à la maison. Il a fini de tout installer pendant que je venais te chercher et il a...

Bonne-maman fut interrompue par l'éclat strident des freins d'une camionnette au niveau de la rue de Lozepienne. Le bruit fut immédiatement suivi par le son, sourd et sec, d'un choc. Le chauffeur de la camionnette sembla hésiter puis poursuivit son chemin. Par la vitre, Rousseau reconnut le corps de Félix, étendu au milieu de la chaussée ; il devina les membres de la bande qui prenaient la fuite, paniqués. Bonne-maman haussa les épaules avec indifférence, avant de ralentir : ils atteignaient la villa, près de la rue de Kerdandec. Elle ouvrit la portière et Rousseau descendit. Il tituba un peu ; la sensation de vertige ne passait pas. Petit-papa les accueillit, et malgré son air habituellement courroucé, il ne put retenir un sourire de soulagement en le voyant.

- Eh bien mon gars, tu nous as fait des frayeurs... Allez, entre, les voisins sont là.

Passant derrière lui, bonne-maman ajouta tout bas :

- Et ton amoureuse, aussi !

Dès que Rousseau entra dans le séjour, il vit Agatha. Elle resplendissait, le visage couronné d'un élégant ruban rose au-dessus de son oreille droite. Elle s'était déplacée en famille et sembla soulagée, en le voyant.

- Je suis venue te surveiller, il vaut mieux que je sois présente lorsque tu organises des fêtes.

Ils échangèrent un regard complice et, à l'appel de leurs proches, ils se dirigèrent vers les plats qu'on venait de leur servir. Le voisin salua Rousseau et s'adressa à petit-papa :

- Dis donc, Agatha est enceinte.

- Encore ? s'exclama bonne-maman.

- Dès qu'elle aura accouché, je mettrai tout ça dans un sac et direction le grand large, assura petit-papa.

- On prendra mon voilier, comme la dernière fois, proposa le voisin

Bonne-maman faisait la moue.

- Ne parlons pas de cela maintenant, demanda-t-elle.

Elle ouvrit une bouteille et proposa de mettre de la musique. Elle installa un disque du *Buena vista social club*. C'était le préféré de Rousseau et c'était son anniversaire, après tout.

Rousseau apprécia les premières notes. Il avait la tête lourde ; une envie de plonger à nouveau dans le sommeil s'était emparée de lui. Il sortit prendre l'air sur la terrasse, avec Agatha. C'était une chaleur orangée, celle du coucher du soleil.

- Votre Rousseau a vingt ans à présent ? demanda la voisine.

- Oui, il est très âgé, répondit bonne-maman.

- Vingt ans pour un chat, cela correspond à combien, en âge humain ? demanda le voisin.

La réponse, inaudible, s'effaça derrière la musique cubaine, douce et triste. Le chant nostalgique de Compay Segundo accompagna Rousseau et Agatha dans leur descente vers le rivage, les yeux dans les yeux, pelage contre pelage, jusqu'au sable doux comme un lit. Le soir sur la plage avait des parfums encore plus exquis que le jour ; les promesses d'amour qu'ils répandaient bercèrent Rousseau. Il sourit au bord de mer, à ses vingt ans et, abandonnant toute résistance, il s'endormit pour un long repos.

***On n'est pas sérieux
quand on a 20 ans***

De Martine

MAILLET-JEGOU

On n'est pas sérieux quand on a 20 ans.

En ce mois de juin 1960, Pierre avait réussi ses études avec succès. Il n'avait pas encore idée du tour qu'il allait donner à sa carrière mais avait suivi ses cours à la fac de droit de Rennes avec sérieux et assiduité. Il avait toujours eu une bonne mémoire et ce qu'il y avait appris était, somme toute, logique. C'est donc sans difficultés qu'il avait obtenu sa licence et il voulait se donner un été de réflexion et de vraies vacances avant de décider de sa vie professionnelle.

Ses parents habitaient Nantes et c'est à Quimiac qu'il avait vécu tous ses étés. Dès la sortie des classes, la transhumance commençait et les familles ouvraient les résidences secondaires. S'il n'y avait pas tout le confort des maisons de la ville, cette vie simple au bord de la mer leur était devenue indispensable. Pierre y retrouvait depuis sa plus tendre enfance les mêmes amis et parents. Adultes et enfants, tous formaient une joyeuse bande de copains sur la plage de Lanseria et c'est ensemble qu'ils avaient vécu leurs plus belles vacances pleines d'insouciance et de rires.

Pierre savait bien que, pour lui, après avoir démarré un travail, il n'aurait plus la même disponibilité. C'est pourquoi il pensait bien profiter un maximum de ce dernier été.

Il arriva le premier, dans la vieille « dodoche » qu'on lui avait offerte pour le récompenser de sa réussite. Il ouvrit grand la maison qui sentait l'humidité saline, balaya le sable que le vent avait apporté lors des tempêtes, mit à sécher au soleil linge et couvertures, rebrancha les appareils électriques, sortit les meubles de jardin qui encombraient le salon... bref, fit tout ce qu'il faut faire quand une maison est restée à l'abandon durant de longs mois. Puis il sortit une chienne, et s'installa enfin au soleil couchant, sous un pin face à la mer, rêvassant et tirant des plans sur la comète pour les jours à venir.

Petit à petit, ses amis arrivaient et la grande bande se reconstitua sur la plage. Parties de volley ball, courses à la natation, balades sur le petit dériveur d'un ami. Tout était en place pour des vacances joyeuses. Mais pour Pierre quelque chose avait changé, un « je ne sais quoi » qui lui faisait regarder les choses de loin, une nostalgie qui vous prend quand on a tellement rêvé quelque chose qu'on ne peut qu'être déçu et qu'on devient spectateur : Paul n'avait pas pu venir, il avait déjà commencé à travailler, Jacques et Pauline s'étaient fiancés pendant l'hiver et allaient se marier rapidement, ici, dans l'église de Mesquer (on chuchotait qu'ils avaient « fêté

Pâques avant Carême ») ; ils se mêlaient peu au groupe, on sentait que Julien et Nathalie se cherchaient... Pas encore adultes à part entière, tout le petit groupe avait déjà quitté l'adolescence et sa spontanéité. Les discussions étaient devenues plus sérieuses, on parlait politique, économie, carrières. Les filles se maquillaient même pour descendre sur la plage et travaillaient leur bronzage, parlant mode et arborant leurs nouveaux bikinis. Elles se mêlaient peu aux jeux de plage des garçons et poussaient des cris stridents si l'un d'entre eux se permettait de venir les asperger d'eau de mer.

Pierre ne se sentait décidément pas à l'aise et quand il vit à la boulangerie une annonce pour du soutien scolaire pour un petit garçon, il pensa que ce serait bien d'y consacrer quelques heures. Et puis, ça lui rapporterait un peu d'argent pour ses sorties et cigarettes. Un début d'indépendance.

La grande maison bourgeoise construite sur la falaise domine l'océan. Pierre la connaît pour être passé devant ou l'avoir aperçue de la mer. Il a toujours été étonné par l'impression de vide qu'elle dégage, malgré -ou à cause- d'un entretien parfait du jardin et de la façade. Pas de rires joyeux sur la pelouse, les fenêtres restent fermées, pas de meubles sur la terrasse, un silence pesant règne sur la propriété. Il ne se souvient pas avoir vu âme qui vive. On savait que s'étaient des parisiens qui l'avaient achetée et y avaient fait des travaux. Ils venaient tous les étés avec un couple de vieux domestiques qu'on apercevait parfois au marché ou chez le boulanger, mais qui ne parlaient jamais à quiconque.

Pierre va enfin savoir ce qui se cache derrière tout ce silence. Il sonne à la grande grille et après quelques minutes, un homme vient lui ouvrir : « vous êtes attendu, entrez. Suivez-moi ». Il le précède vers la maison, le fait entrer dans le grand hall où une grande baie ouverte laisse entrevoir au large, les côtes du Morbihan. Planté au centre de la pièce, il ne sait quelle attitude adopter. Un petit pas feutré le fait se détourner du spectacle marin. « Bonjour, je m'appelle Julien. Je suppose que vous êtes Pierre... personne ne vient jamais ici par hasard. » Il se retourne vers un petit garçon blond, frêle et pâle, diaphane comme ces animaux des profondeurs marines qui ne voient jamais la lumière. Un visage sérieux, de grands yeux bleus pâles, on a du mal à lui donner un âge, huit ans peut être, ou douze ? « Je suis Pierre en effet. J'ai répondu à l'annonce pour des cours particuliers de rattrapage et je viens... » « Si vous êtes libre, on peut commencer tout de suite » et sans attendre de réponse, Julien l'entraîne vers le grand salon. Une table a été préparée, et où sont rangés par matière des livres, des cahiers, des crayons, tout le

matériel nécessaire... « Mais vos parents... » « Maman se repose et ne veut pas être dérangée. Asseyez-vous ! » Pierre obtempère, se disant qu'après un premier contact avec Julien, il sera toujours temps de négocier avec les parents les horaires et le salaire. « Par quoi devons-nous commencer ? En quelle classe êtes-vous ? Quels sont vos points faibles ? Vos matières préférées ? ». « Je ne sais pas, j'aime tout et je n'ai pas de problèmes particuliers. Je ne vais pas à l'école et j'ai un précepteur tous les matins à Paris. On discute et j'apprends. Mais, l'année prochaine, je vais rentrer en sixième et je dois savoir à quel niveau je suis. C'est pour ça qu'on vous a demandé de venir ».

Pierre n'avait pas anticipé une telle situation et ne sait par où commencer. Il prend un livre, des mathématiques, ouvre une page au hasard et donne un exercice à Julien. Le silence s'installe. On entend les mouches voler, les oiseaux du jardin chanter, le doux ressac de la mer proche. Pas un bruit de vie dans la maison. Tout semble dormir. Julien est concentré sur son exercice et Pierre se demande s'il va accepter ce poste ! Au bout de quelques exercices réussis sans questions, la porte du salon s'ouvre et le domestique apparaît. « Je vais vous raccompagner Monsieur, Madame se repose et vous verra demain à la même heure ».

Pierre dort mal, la situation lui paraît incongrue. Julien ne semble pas avoir des difficultés qui justifieraient sa présence et cette maison silencieuse le rend mal à l'aise. Peut-être pourra-t-il en parler avec les parents et savoir pourquoi, exactement, on lui a demandé de venir.

Trois jours passent... Après les exercices scientifiques, Pierre est passé au français, à la littérature pour se rendre compte que Julien est bien au-dessus du niveau requis. Ils parlent désormais à bâton rompu des livres lus et Julien fait preuve d'une grande maturité. Pierre se prend d'affection pour l'enfant solitaire et pense avec nostalgie à ses propres souvenirs de vacances que l'enfant ne connaîtra pas.

La porte du salon s'ouvre et ce n'est pas le domestique qui vient le chercher mais une femme splendide, blonde et diaphane comme son fils, qui s'encadre à la porte, vêtue d'une longue robe blanche. Rien à voir avec les étudiantes un peu garçonnnes qu'il a fréquentées, ni les clones de Brigitte Bardot de la plage. Une femme, un rêve, un fantôme bien vivant et qui sourit à son fils et à Pierre. « Excusez-moi de ne pas vous avoir rencontré plus tôt. Julien a dû vous dire que j'étais souffrante. Je vois que vous vous entendez bien tous les deux... Mon chéri, peux-tu nous laisser. Je dois parler avec Pierre. Ferme la porte doucement... mes migraines ! » Pierre rougit légèrement et même s'il s'était promis d'être ferme sur les conditions de ses prestations, il se met à bafouiller « Madame, je... désolé que vous soyez... Julien est un enfant très ... Je vous

assure qu'il a le niveau requis ... » Elle sourit, puis éclate d'un rire franc, ce qui accroît encore la gêne de Pierre qui devient écarlate. Elle lui fait une proposition qui lui paraît improbable pour le peu de travail que ces leçons lui demandent. « Si vous êtes d'accord bien sûr...Julien est tellement heureux de vous voir. Il passe ses matinées à vous attendre. »

Pierre passe tout son weekend dans un brouillard mental épais. Il ne peut s'empêcher de penser à Laure (c'est ainsi qu'elle se prénomme), n'a aucun goût pour la plage, parle à peine à ses amis. Le pique-nique organisé joyeusement par une voisine le laisse de marbre. Bref, en un regard, un rire, il est tombé amoureux et plus rien ne compte pour lui que le lundi à venir.

Lorsqu'il arrive, la maison est en effervescence. Une voix masculine, des valises dans le hall. Par la fenêtre il aperçoit Julien qui enlace un homme à la taille, son père sans doute, Laure est tournée tendrement vers eux. Le cœur de Pierre se serre. Puis, tout le monde prend le chemin du hall et le voit. « Bonjour, jeune homme. Ma femme et mon fils me disent le plus grand bien de vous. Je vous laisse, je rentre à Paris ». Pierre se dirige vers le salon, gêné par les effusions d'adieu dont il est témoin. La voiture s'en va dans un crissement de gravier et Julien entre pour sa leçon... suivi de Laure qui s'installe nonchalamment dans une méridienne. « Commencez, ne vous occupez pas de moi ». Et désormais, tous les jours, elle assiste en silence à la leçon, rêveuse, les yeux clos. Parfois elle est là, avant qu'ils n'arrivent. Et Pierre ne peut s'empêcher de la regarder...Peut être le ressent-elle ? Il ne jurerait pas, mais un léger sourire vient parfois sur ses lèvres. Lui est-il adressé ou a-t-elle plongé dans une rêverie heureuse ? Une bretelle a glissé de son épaule, un mouvement de jambe a découvert un petit bout de genou... Mais non, Pierre fantasme ! Laure semble endormie.

« Julien, mon chéri, peut tu nous laisser ? ». Pierre a sursauté. Sans doute elle a découvert son manège et souhaite lui demander plus de... moins de...des explications en tout cas. Elle va sûrement le congédier. Fébrile, il se lève, rouge de honte d'avoir été découvert. Laure, de son fauteuil, lui fait signe d'approcher. Elle sourit : elle se moque certainement de lui. Il baisse la tête comme un enfant pris en faute. Il s'avance néanmoins à la toucher, le corps en ébullition. Laure se redresse un peu, prend une touffe de ses cheveux et, sans un mot, les yeux clos, l'attire à elle...

Les vacances de Pierre en cette année 1960, ne furent en aucune façon celles qu'il avait imaginées. Il découvrait avec Laure des plaisirs insoupçonnés, lui qui ne connaissait que les flirts d'étudiants, les désirs vite réfrénés. Leurs ébats silencieux avaient un goût de mer, de soleil, de passion, attisés par l'attente durant les heures consacrées à Julien. Il découvrit la

jalousie aussi, les week ends où il savait que le maître de maison reprenait sa place auprès de sa femme et de son fils. Il trainait alors sur la plage, autour de la maison, mais n'y trouvait que le vide et un silence qui ne lui apprenait rien.

Peu à peu, la plage se vida de ses estivants. Et un lundi de fin septembre, Pierre trouva grille fermée et volets clos. Le jardin et la maison avaient réintégré leur enfermement solitaire hivernal.

ILS étaient partis sans un mot. Il n'eut aucune nouvelle.

Pierre avait fait, en cet été 1960, le grand saut dans le monde des adultes.

***C'est aussi cela avoir
vingt ans en bord de mer***

De Christelle LORANT

C'est aussi cela avoir vingt ans en bord de mer

Vendredi 19 juillet 2019 - 5h00 du matin

Voilà déjà deux heures que je le regarde, que je l'étudie, que je sonde son regard, son âme... Il est jeune, il a quoi ? Vingt ans ? Tout au plus... ? Brun, cheveux très courts, grand. Je sens qu'il a envie de me rejoindre, qu'il rêve de se perdre dans mes méandres. Il me fixe, je pense qu'il ne me voit pas vraiment, il est loin... Loin dans ses pensées, perdu au fond de son monde. Il avance, mes vagues atteignent maintenant ses mollets, et il me fixe... A chaque nouvelle vague, je l'emprisonne un peu plus, je gagne du terrain. J'aimerais tant qu'il me rejoigne. Je suis froide ce matin, il a fait chaud hier mais la nuit a été fraîche, et je ne dois pas dépasser les seize degrés à présent. Mais, cela lui est égal. Il se rapproche, progresse inlassablement, je sens qu'il réfléchit, je vois bien qu'il est tourmenté. Une idée semble en chasser une autre, l'étourdissant un peu plus à chaque fois. Il reste là un instant, immobile et puis, il relève la tête, me regarde et avance encore davantage. L'eau atteint ses genoux à présent. Ses yeux sont humides, rougis par la peine.

Toute la nuit, avec ses copains, ils ont parlé, chanté, joué de la musique, assis sur le sable. Heureusement, la plage du Cabonnais est une plage isolée. Personne n'est venu leur demander de faire moins de bruit. Ils sont arrivés hier soir vers dix-neuf heures. Ils ont échangé verres, chips et bonbons. Et vas-y que je chante, et que je ris aux éclats. Ils ont joué aussi, ils avaient tout prévu, ballon, jeux divers, guitare. Je souris toute seule de voir ces générations défiler, chacune persuadée de révolutionner le monde. Chacune pensant être la première en son genre. Pourtant, je les vois, moi, tous ces jeunes, ils sont tous pareils. Ils veulent tous apporter leur pierre à l'édifice, ils ont tous envie que leur nom reste dans l'histoire, et parfois c'est le cas d'ailleurs. Je me souviens de Zola qui avait une maison près d'ici, à Piriac exactement. Il est souvent venu se promener et je sais que certaines de ses histoires sont nées ici, devant cette côte. Il me plaît à penser que j'ai été sa muse, parfois. En témoignent « Les coquilles de Monsieur Chabre » et la Grotte à Madame, non loin de là.

Et eux, aujourd'hui, ils sont pareils, ils ont refait le monde cette nuit. C'est bien, c'est comme ça que les idées naissent, que les esprits s'affutent. Mais, lui, ce jeune homme, devant moi, il est différent, très loin de toutes ces considérations politiques ou humanistes. La fête de cette

nuît, c'était la sienne. C'est lui qui l'a organisée, ils ont chanté pour lui, c'est lui qui a soufflé les bougies. Ils ont d'ailleurs eu du mal à les allumer. Vingt bougies ! A chaque fois qu'ils en allumaient une, le vent l'éteignait aussitôt, ils ont ri et ne se sont pas découragés, il a fini par les éteindre une par une. Il les a soufflées, oui, mais toujours avec cette noirceur au fond du regard, il était de la fête sans y être vraiment. Ils ont eu beau lui demander ce qui n'allait pas, si c'était de prendre vingt ans qui le rendait triste, il n'a pas répondu. Il a biaisé, donné de fausses explications, inventé quelques mensonges incohérents. Ils ne l'ont pas vraiment cru, mais, peu leur importait finalement, ils étaient là pour s'amuser. Ils se sont endormis peu avant l'aube, chacun tremblant dans son sac de couchage, tous bercés par mes vagues et mon ressac. Sauf lui ! Lui, il a continué à écouter de la musique, joué un peu de guitare, et puis il s'est levé, a marché, s'est approché, m'a fixée comme s'il voulait entrer en communication avec moi, et puis s'est avancé.

19 juillet 2019 - 6h du matin

Cela fait une heure qu'il me nargue, me teste. Mais, malgré tout, il avance, petit à petit, maintenant, c'est sa taille qui baigne dans mon eau. Je gagne du terrain. Il a froid, il tressaille et ne s'en rend même pas compte. Il est perdu dans ses pensées. C'est comme s'il prenait plaisir à se fondre en moi. Il vient, c'est sûr, il vient !

Lundi 15 juillet 2019 - 12h30

- Si, viens j'te dis ! On s'en fiche de ce que dit ta meuf, elle est à Paris de toute manière, elle n'en saura jamais rien.
- Tu crois ?
- Grave ! Y aura toute la bande, allez Sam ! Viens j'te dis !
- Ok !
- Cool ! Alors, c'est pique-nique sur la plage, on f'ra les courses ensemble, et... une teuf de ouf ! Et samedi matin, ni vu ni connu j't'embrouille, tu la récupères à la gare, comme si de rien n'était.
- Ça marche mon pote ! Après tout, on n'est pas mariés, si elle a pas confiance, c'est son problème.

Tandis que Julien s'apprête à aborder les sujets playlist et recettes de cocktails, il entend la porte de l'entrée se refermer.

- J'te laisse, y a la famille qu'arrive !! J'te rappelle ! A plus !
- A plus !

Ces parents arrivent de la gare, ils sont allés chercher ses grands-parents paternels. Toute la famille se doit d'être présente pour ses vingt ans. Un mois que sa mère s'occupe des préparatifs ! Elle tient absolument à fêter cela convenablement, comme elle dit. « Toi, tu t'occupes d'organiser ta soirée entre copains, mais ton père et moi voulons te faire une belle soirée d'anniversaire avec ta famille. Vingt ans, tout de même ! On veut que tu t'en souviennes ».

Alors, en effet, elle a invité toute la famille. Sa grand-mère maternelle habite juste à côté, son grand-père, quant à lui, les a quittés depuis quinze ans déjà, même si tous pensent qu'il est toujours là, quelque part, à les protéger... Les oncles et tantes feront la route samedi, tandis que les amis, habitant tous autour de Mesquer, n'auront même pas à prendre leur voiture.

Ils ont donc une semaine devant eux pour préparer la soirée de samedi prochain. C'est plus qu'il n'en faut, bien sûr, mais c'est aussi et surtout l'occasion de passer une semaine tous ensemble, profiter de la chaleur estivale, à l'ombre des saules de la propriété de Mesquer, aller à la pêche à pied... Ces parents ont toujours aimé cette maison, elle est pour eux comme un havre de paix, un refuge après les longues journées de travail et un berceau idyllique pour les vacances en famille.

Tandis qu'il embrasse ses grands-parents et les débarrasse de leurs valises, Julien voit que parmi le courrier qu'a ramené sa mère, une enveloppe lui est destinée. Il la prend et la pose négligemment sur son lit, tout en expliquant à sa grand-mère qu'il est grand temps qu'elle prenne le relais. Ras la casquette des élaborations de recettes et plans de table !

- Je m'demande si maman ne confond pas anniversaire et mariage !!
- Ne t'en fais pas fiston, je m'en occupe. Allez viens, raconte-moi, tu as une petite amie en ce moment ?
- Mamie !! On ne dit plus « petite amie » depuis longtemps...
- Ah... Et, on dit quoi alors ? répond-elle amusée
- Je sais pas moi... Meuf ?
- Meuf ? Pas très élégant dis-moi... Alors ? tu as une « meuf » ?

- Non mamie... Mais, à cet instant précis, allez savoir pourquoi, le visage de Marie, son amie d'enfance, lui apparaît, ses grands yeux doux et ses gestes délicats qui lui font toujours perdre pied. Cette vision, accompagnée d'une légère douleur au ventre, lui rappelle qu'elle ne sera pas là vendredi soir, et qu'il aurait préféré pouvoir répondre oui à la question de sa grand-mère.

Après le repas, Julien retrouve sa chambre pour rappeler Samuel. Tandis qu'il ouvre la fenêtre pour faire entrer l'air pur, son regard est attiré par cette enveloppe abandonnée sur la couette. Il la décachète en se demandant s'il vaut mieux prévoir des bières ou de la vodka pour vendredi soir, et commence à lire :

« Mon fils,

Si tu lis cette lettre, c'est que tu auras appris la vérité. Oui, je t'ai laissé c'est vrai, mais je refuse d'employer le mot « abandonner ». Je ne t'abandonne pas mon fils, je te confie, c'est différent. J'ai 17 ans, ton père m'a quittée lorsqu'il a su que j'étais enceinte, mes parents... je n'ose même pas leur en parler. Je viens d'une famille très « vieille France », je ne sais pas comment ils prendraient la nouvelle. Cela fait plus de six mois que je ne les ai pas vus. J'ai décidé de partir travailler au pair, je ne savais pas que j'étais enceinte. Je suis rentrée en France pour accoucher, mais ils n'en savent rien. J'ai des projets, des projets de voyages, des tas de projets... Tu arrives trop tôt, tout simplement. Je ne te laisse qu'une chose, ton prénom : Julien.

Voilà, je voulais t'écrire ce petit mot, pour que le jour où tu chercheras d'où tu viens, tu saches que je t'aime.

Maman »

Coup de poignard dans le ventre, vertiges, nausées, le cœur qui s'emballe...

Non, ce n'est pas possible ! C'est une erreur !

- Maman ! hurle-t-il. Et, pour la première fois de sa vie, ce mot sonne faux, comme décalé.
- Quoi, qu'est-ce qui se passe ? Sa mère est entrée dans la chambre, paniquée, le voyant là debout, elle lui demande : « Pourquoi tu cries comme ça ? »

Mais, il ne peut lui répondre. Il reste là, prostré, incapable de réagir. Sa mère aperçoit alors la lettre, la prend dans ses mains...

- Mon Dieu ! Qui t'a envoyé ça ?

- C'est pas la question !

Il se retourne et découvre cette femme : grande, menue, jolie mais il s'aperçoit soudain qu'ils n'ont aucune ressemblance, pas plus qu'il n'en a avec son père d'ailleurs ! Il la dévisage comme s'il la voyait pour la première fois. Il voit la larme couler, descendre le long des rides naissantes, et là, il comprend que non, ce n'est pas une erreur...

- Nous sommes désolés, c'est une regrettable erreur. Vous n'auriez jamais dû recevoir ce courrier. Ecoutez Monsieur, en fait, votre mère biologique vient de mourir... C'est pour cela que le dossier est parti au classement, vous n'auriez jamais dû recevoir cette lettre. Nous sommes désolés....

Julien n'écoute même pas la fin de la phrase, et raccroche. Peu lui importe pourquoi ou comment. Le fait est que, un, sa mère n'est pas sa mère, et deux, sa vraie mère est morte. En une seconde, il vient de perdre deux mères et un père, et a rejoint le camp des orphelins, non, pire, des laissés pour compte. Sa fausse mère lui a menti pendant vingt ans. Son père n'est pas son père, sa grand-mère n'est pas sa grand-mère... tout son monde chavire !

Et Marie qui ne sera pas à sa fête...

Vendredi 19 juillet 2019 - 6h30 du matin

Cette fois, je le tiens, il est à moi. Il grelotte sans même s'en apercevoir. Sa peau est glacée, ses mains, ses lèvres, son visage sont bleus. Il murmure sans cesse les deux mêmes mots « maman ; pourquoi ».

« Pourquoi ». A vingt ans, tout est binaire, noir ou blanc, sans nuances ni camaïeux. Doucement, il commence à pleurer « Et toi, Marie, pourquoi, toi aussi, tu m'abandonnes ? ».

Un éclair de détermination passe au fond de son regard, il perd pied, il perd pied dans sa tête, il perd pied tout court et commence à boire la tasse, à tousser, son instinct de survie lui ordonne de se débattre mais ses membres sont tétanisés par le froid, et ne répondent plus. C'est très bien comme ça, qu'il se laisse aller, qu'il s'abandonne à son destin. Désormais, ce sera moi sa mère.

Mais, nous ne sommes plus seuls. Ses amis se sont réveillés sans que je m'en aperçoive et ils arrivent, hurlent son nom, nagent à sa rescousse. Il ne les entend pas, il est trop absorbé par son

attirance pour moi. Il va me choisir, je le sais. En fait, il m'a déjà choisie. Son souffle se fait plus court, ses gestes plus lents, sa résistance s'amointrit. Il capitule enfin !

Et là, soudain, la vie, ou le destin je ne sais pas, sort son arme secrète. L'ultime chance de le ramener à la raison, de l'éloigner de moi. Et cette arme, c'est une petite chose, un concentré de charme et de douceur. Quelques décibels auront suffi à l'arracher de mes bras. Il l'a entendue ! Je l'ai lu dans ses yeux. Quand Marie a crié son nom, elle l'a sorti de sa torpeur, et me l'a définitivement enlevé !

Non ! Pas définitivement ! Pas totalement du moins, car je sais désormais que je serai, pour lui, à toujours et à jamais, moi Plage du Cabonnais, le lieu et le symbole de sa renaissance !

C'est cela aussi, avoir vingt ans en bord de mer...

La mer monte
De Julien GUÉHO

La mer monte

Je ferme les yeux. J'entends le vent. J'entends les vagues. Elles viennent s'écraser contre le sable. Puis repartent. Et reviennent. Elles crépitent dans un flot incessant, les vagues de l'océan. Les vagues de la mer. La mer qui monte. Oui, je sais que la mer monte. Mais ce que je sais aussi, c'est qu'elle ne sera haute qu'après minuit. Je peux encore en profiter, un peu. Il faudra que je m'en aille d'ici une heure ou deux environ, avant que l'étroit couloir de sable reliant ma petite plage secrète au reste du monde ne soit complètement englouti. Pour le moment, je suis là, assise, les fesses dans le sable. Je rouvre les yeux. Il fait déjà nuit. Les étoiles miroitent dans le creux des vagues et la lune m'éclaire. Seule. Je suis seule sur la plage. Ni oiseaux, ni crabes, ni touristes. Ni passants, ni chiens, ni chats. Ni amis. Ni rien. Ni personne.

J'avais l'habitude de venir sur cette plage avec Bastien, Camille, Roméo et Sarah. C'était il y a peu de temps. Deux ans, ce n'est rien. Mais comme cela me paraît loin aujourd'hui. Nous venions ici voir le soleil se coucher. Et puis nous restions ensemble jusqu'à ce que les parents s'inquiètent. Parfois, nous prétextions de dormir l'un chez les autres et les autres chez l'un pour passer toute la nuit à écouter les vagues, parler, rire et chanter. Nous formions une sacrée belle brochette. Nous avions même monté un groupe de musique au lycée. Sans grande prétention. C'était surtout un bon prétexte pour se retrouver tous les week-ends et faire rire les copains au concert de Noël ou à la fête de la musique. Bastien jouait de la batterie, Roméo de la guitare, Camille de la basse, Sarah du saxophone (quelle classe elle avait !) et moi je jouais de la flûte. De la flûte traversière. Je chantais aussi. On faisait surtout des reprises : *Under the bridge*, des Red Hot Chili Peppers ; *J'emmène au vent*, de Louise Attaque ; *Comme elle vient*, de Noir Désir et *La complainte du laboureur*, d'Elmer Food Beat. Que des tubes. Mais on avait aussi planché sur quelques compositions. C'est Sarah qui m'avait incité à écrire. Elle et moi, on s'envoyait souvent des messages longs comme le bras, que ce soit sur des bouts de papier pendant les cours ou par texto les soirs et les week-ends. On discutait de tout et de rien. Parfois j'écrivais en rimes et elle trouvait ça joli. Elle en a parlé aux autres, elle leur a lu des bribes de poèmes inachevés et, tous ensemble, un de ces soirs au bord de la mer, ils m'ont dit : « Ophélie, on veut une chanson. » Alors j'ai fait une chanson. Ou, plutôt, j'ai fait cinquante introductions, quinze refrains et des centaines de couplets. Un sacré bazar sans queue ni tête. Ensuite j'ai pris des bouts, raturé, sélectionné, réécrit, remélangé, reraturé. Plusieurs fois. Au bout d'un moment, ça a fini par me plaire et, un peu tremblante, je leur ai lu. Roméo a sorti sa guitare, Camille et Sarah se sont calés sur ses accords, Bastien a pris ses baguettes et, après une répétition chaotique, nous avons notre tout premier morceau. Ça m'a fait tout drôle de chanter mes propres

mots. J'avais presque l'impression que c'était pas les miens.

Qu'est-ce que j'aimerais pouvoir revenir à cette époque. Un bond dans le temps, hop ! Tout est comme avant. Rien n'a changé. Mais non... Je suis toujours là, assise les fesses dans le sable, seule. Et le passé ne reviendra pas. Nos dix-huit ans non plus. Et Sarah encore moins.

À la fin du lycée Bastien et Roméo sont partis à Nantes, Camille est montée à Paris, et moi je suis resté ici. Mais Sarah... Sarah, elle, a réussi à faire les deux. Partir et rester. D'abord, elle a disparu. C'était pendant les vacances d'été, juste après le bac. Pendant trois jours on l'a cherchée. Partout. Chez ses parents, ses grands-parents, ses amis du tennis, ses tantes, son oncle de la brière, chez son frère et chez les amis de son frère. Même chez les profs ! On a parcouru toutes les cachettes possibles, jusqu'aux plus improbables. On a vraiment cherché partout. Certains parlaient d'une fugue, mais moi j'y croyais pas. Au bout du quatrième jour, on a appris, par la police, que son corps avait été retrouvé dans l'estuaire. Elle aurait sauté du pont. C'est ce qu'ils ont dit.

« Tu es bien Ophélie ?

— Oui.

— Assieds-toi, je t'en prie. Il s'est passé quelque chose de... très grave. »

Elles étaient deux. L'une en uniforme et l'autre en civil. Je garde un étrange souvenir de cette annonce. À la fois flou et net. C'est dingue comme un souvenir peut être à la fois flou et net. Quand j'y repense, les images se brouillent et mes mains tremblent. Pourtant je me souviens de tout. Absolument tout. Les gestes lents, le regard doux, la voix hésitante, les mots... et les silences.

Ça fait deux ans. Deux ans que je suis seule. Bastien, Camille et Roméo reviennent de temps en temps, mais ce n'est plus pareil. Ils ont leur vie. Et j'ai la mienne. J'ai ma famille, mon BTS et un premier boulot d'été sympa avec des collègues qui deviendront peut-être des nouveaux potes, mais au fond de moi-même il y a un creux. Un vide. Ça fait deux ans que je le comble tant bien que mal, ce vide. C'est comme un puits sans fond. Un gros trou noir. J'y jette des pelletées de week-ends avec ma mère, des soirées au téléphone avec Camille ou Roméo, des échanges de mails plus longs que mon bras avec Bastien, mais tout ça c'est des subterfuges... Ça n'y change pas grand-chose. Je passe aussi des nuits complètes à écouter Charlie Parker, John Coltrane, Sidney Bechet ou Sam Rivers. Je suis devenue incollable en saxophonistes morts.

J'ai longtemps hésité à m'y mettre moi aussi, au saxophone. J'en ai acheté un et puis j'ai renoncé. Je n'en joue pas et n'en jouerai jamais. C'est l'instrument de Sarah. Pas le mien. Il est là, en évidence dans ma chambre, entre mon bureau et mon lit. Comme un trophée. Un bibelot que je dépoussière chaque semaine. Un souvenir que j'entretiens.

Il serait temps que je passe à autre chose. C'est ce que maman dit, avec beaucoup de douceur évidemment. Elle sait que j'ai souffert. Et que je souffre encore. Mais oui, elle a sans doute raison :

il faut que je passe à autre chose. Pas pour l'oublier ni pour faire comme si tout ça n'était jamais arrivé, non. C'est arrivé. Et ce sera toujours inscrit là, quelque part, gravé dans ma tête, sur les ponts et dans le sable de toutes les plages du monde. Ce que veut dire maman, je crois, c'est qu'il serait temps de recréer des petits espaces de printemps. De la vie. Des bourgeons. Des oiseaux qui chantent. C'est beau les oiseaux qui chantent. Les rouges-gorges, les moineaux, les mouettes. Même les pigeons... Ou les goélands ! Oui, c'est beau les goélands. C'est chapardeur et maladroit quand ça marche sur leurs deux pattes en se rapprochant d'une poubelle ou d'un sac abandonné, mais quand ça s'envole, c'est élégant. Majestueux, presque. C'est peut-être ce que m'aurait dit Sarah, là, maintenant, tout de suite : « Tu as remarqué comme c'est majestueux, un goéland qui vole ? » Je l'aurais regardée d'un air dubitatif, le sourcil gauche relevé, et on aurait éclaté de rire en chœur. Et puis elle aurait ajouté : « Tu sais Ophélie, t'as vingt ans, la vie devant toi et un océan immense qui te tend les bras. » J'aurais aimé qu'elle soit là pour me dire ça. Alors j'aurais écouté attentivement, j'aurais repris mon sérieux et puis j'aurais inspiré un grand coup.

C'est ce que je vais faire, là, maintenant, tout de suite. Écouter le fantôme de Sarah. Oui. Écouter mon cœur. M'écouter moi et mes envies de printemps.

J'inspire. L'air salé rentre dans mes narines et emplit mes poumons. J'entends le vent. J'entends mon souffle. L'un et l'autre s'harmonisent et s'entremêlent. Sous les lumières de la nuit, je vois les vagues, à quelques mètres devant moi. Elles viennent s'écraser sur la plage, puis repartent. Et reviennent. Je vois les étoiles aussi. Elles miroitent, crépitent dans le creux des vagues. C'est beau. Hypnotisant. Majestueux. J'inspire. Je suis seule. Définitivement seule. Seule avec la lune, les vagues et les étoiles. Seule avec le fantôme de mes souvenirs. Seule. Face à la mer. La mer qui monte. Cette mer qui a dévoré Sarah, me dévorera un jour et finira bien par dévorer le monde entier.

Je me relève. Mes pieds nus s'enfoncent dans le sable. C'est agréable. J'avance. Je marche sur des algues. Des coquillages cassés. Mes orteils entrent dans l'eau. C'est froid. Je continue d'avancer. Une vague éclabousse mes mollets. De l'eau jusqu'aux genoux. Jusqu'aux cuisses. Je ne me sens plus seule. La lune m'observe et les vagues me caressent. Sarah aussi est là, quelque part. Je le sais. Elle n'est jamais partie. J'inspire. J'entends le vent. Il me chante un air de saxophone. Doux, suave, élégant. La mer monte et monte encore. J'avance. Elle va bientôt m'engloutir. Elle avale mon ventre. Aspire mes bras. Grimpe sur mes épaules. J'ai de l'eau jusqu'au cou. J'inspire une dernière fois. Je suis le vent. Je suis la mer. Et je plonge.

Je m'appelle Ophélie. J'ai vingt ans. La vie devant moi. Et un océan immense qui me tend les bras.